

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

A TRAVERS LE CANADA⁽¹⁾

DE L'OcéAN A L'OcéAN

(Suite)

“ Pauvres Indiens, dit M. Butler avec un généreux sentiment de commisération, en lisant les livres de l'ancien temps si poétiquement remémorés par Longfellow, nous y trouvons des noms des tribus indiennes qui, jadis, ont tenu des conseils, ont fait la guerre et la paix, et dont il ne reste maintenant plus aucune trace. D'autres ont donné leurs noms à des lacs, à des rivières : Erie, Huron, Ottawa, Seneca, Cayuga. Mais depuis le jour où l'Européen découvrit le continent occidental et y fut si bien accueilli par les Peaux-Rouges, jamais ces nomades enfants de la nature n'ont été accablés comme ils le sont maintenant. Ce n'est plus contre les pionniers de France, d'Angleterre, d'Espagne, qu'ils ont à lutter. Le monde entier est ligué contre eux. De terribles actes de rapacité et de cruauté ont été commis dans ces régions de l'Occident. Plus lamentables encore sont ceux qui s'accomplissent en cette glorieuse civilisation du dix-neuvième siècle. Si le long de la frontière américaine, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux possessions anglaises, un Indien se rend coupable d'un meurtre ; s'il enlève à un colon un cheval ou un bœuf, le crime est aussitôt signalé dans tous les journaux des Etats-Unis. Mais les vols innombrables, les meurtres féroces accomplis par les sauvages blancs, on n'en parle point. Le pauvre Peau-Rouge n'a pas de télégraphe pour raconter ses misères et ses douleurs.

“ S'il voulait se soumettre comme l'Africain et l'Asiatique, s'il voulait être son esclave, on le laisserait vivre. Mais parce qu'il ne veut point bâtir, planter pour nous, parce qu'il persiste à vivre de sa vie de pêcheur et de chasseur, à errer dans les belles prairies que le Grand-

(1) De la *Revue Britannique*.

Esprit lui a données, parce qu'il a cette noble qualité que nous affectons de vénérer dans nos assemblées, parce qu'il veut être libre, nous le tuons. Oui, depuis le nord du Texas jusqu'à la plus lointaine montagne du Nord, tuer l'Indien, c'est la solution de la difficulté indienne.

“La peuplade des Cris est peut-être la seule qui n'ait pas souffert de l'injustice des blancs. Elle possède encore ses prairies et ses terrains de chasses. Mais ses jours sont comptés, et déjà, au fond de sa solitude, elle peut entendre le roulement des flots de la prochaine immigration.

“De l'Atlantique au Pacifique, c'est partout la même histoire. D'abord l'homme blanc, l'hôte honoré, puis l'avidé chasseur vendant l'eau-de-vie, le poison, puis le colon, l'exterminateur (1).”

Ces enfants de la nature étaient pourtant très belliqueux, très fiers de leur courage, et souvent très cruels dans leurs victoires, mais d'une patience à toute épreuve dans leurs souffrances, d'une bonté et d'un dévouement sans bornes pour leurs parents et leurs amis.

Avant l'arrivée des Européens ils avaient peu de besoins: ils n'avaient point trempé leurs lèvres à cette terrible liqueur qu'ils appellent l'eau de feu, qui les dévore; ils ne connaissaient point ces verroteries et ces quincailleries pour lesquelles ils vendent, comme Esaü pour un plat de lentilles, leur droit d'aïnesse.

Simple était leur vie, simple aussi leur idée d'un autre monde; ils pensaient qu'après leur mort ils iraient revivre dans de belles et vastes prairies, où ils auraient toujours une douce température et des chasses et des pêches faciles et abondantes (2).

A présent, ces pauvres déshérités conduisent souvent l'étranger, de forêt en forêt dans le domaine de leurs aïeux. Ce sont des guides très doux et très fidèles.

Meilleur encore est le métis. A l'agilité et à l'instinct des Peaux-Rouges, il joint la force musculaire et la persévérance de la race européenne. Quelleque soit sa nourriture, souvent même en pleine disette, on le verra pénétrer comme le trappeur dans les bois, frayer avec ses patins un sentier sur la neige, suivre tout un jour le pas rapide de ses chiens attelés au traîneau. Il est très bon batelier; il rame d'un bras vigoureux, et quand il arrive à un rapide, il prend tranquillement son canot sur ses épaules, le transporte par terre de l'autre côté de la cascade, puis le remet à l'eau.

Il fabrique très habilement ces légères embarcations avec des écorces de bouleau; ici, comme dans les contrées septentrionales de l'Europe,

(1) *The great Lone Land.*

(2) Jacques-Cartier, *Seconde navigation*, chap. x; Nicolas Perrot, *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages*, chap. ix.

le bouleau est d'une grande utilité. Au siècle dernier, M. Hearne trouvait au nord de la baie d'Hudson des Indiens qui, n'ayant aucun ustensile en fer, cuisaient leur quartier d'élan ou de bison dans des vases en écorce de bouleau. Et comment? La pièce de viande était mise au fond du vase, les Indiens la faisaient bouillir en jetant à diverses reprises dans l'eau qui la recouvrait des pierres rougies au feu (1).

Le bouillon ainsi préparé n'était, il faut le dire, pas très clair, et le morceau de venaison pouvait bien être criblé de petits cailloux. Mais les bonnes gens n'y regardaient pas de si près. On les eût bien étonnés en leur révélant quelques-uns de nos raffinements culinaires.

Au fort Garry, lord Milton et le docteur Cheadle ont pris pour les aider dans leur voyage, quatre métis d'origine canadienne, et n'ont eu qu'à s'en louer. L'un d'eux avait seulement un penchant un peu trop vif pour la bouteille, et il disait naïvement dans son rustique dialecte : "Je boive pas souvent, mais quand je boive, je boive comme il faut."

Cependant il parvint à se maîtriser et fit très bien son service.

Un autre métis canadien, nommé Louis Aattenote a suivi nos voyageurs, avec sa femme et ses enfants, jusque dans la Colombie ; il n'avait qu'un bras, l'autre ayant été brisé par l'explosion d'un canon de fusil. Cette infirmité ne l'a pas empêché de travailler vaillamment pour eux et de leur être très utile en de pénibles occasions.

Les légendes du moyen âge racontent le châtiment des châtelains qui, dans leur passion pour la chasse, ont profané par leur tapage le saint jour du dimanche et conduit leur meute à travers les champs du laboureur. Bürger a glorifié ces légendes par un de ses chants les plus populaires : *Der Wild Jager*.

Sans manquer aux prescriptions du dimanche, sans endommager les moissons du pauvre, ne méritent-ils pas un sévère avertissement les chasseurs qui poursuivent les innocentes bêtes du Bon-Dieu ; les oiseaux qui égayent le passant par leurs mélodies et préservent les plantes du fléau des insectes ; les oiseaux qui, des pays lointains, reviennent avec confiance nicher dans nos bois ou le long de nos rivières, et les inoffensifs, les doux, les gracieux animaux, l'isard, le chamois, la gazelle ? Une Volkssage de la Suisse nous fait voir comme les cigognes se souviennent d'un acte de cruauté, et Coleridge a dit la punition de celui qui avait tué l'innocent albatros :

He prayeth well who loweth well
Both man, and bird, and beast (2).

N'est-ce pas pour avoir voulu tuer des perdrix, des grouses, des

(1) *Voyage à l'Océan Nord*, t. II p. 109.

(2) Il prie bien celui qui aime bien l'homme, l'oiseau, la bête (*The old Mariner*).

cygnes, que MM. Cheadle et Milton, ces deux braves gentlemen ont pendant plusieurs mois subi de rudes souffrances ?

Dans l'espoir de faire des chasses extraordinaires, ils ont eu l'idée de passer l'hiver, en pleine campagne, à 30 lieues environ du fort Carlton, de se construire une cabane avec des poutres de sapins posées l'une sur l'autre et réunies aux quatre coins par des mortaises. Avec des lattes et de la terre glaise, ils se sont fait une cheminée, une porte avec deux planches, une vitre avec une feuille de parchemin. Leurs guides leur ont procuré les seuls moyens de locomotion que l'on puisse employer dans ces plaines septentrionales, dès le commencement de la mauvaise saison : des raquettes, des traîneaux. La raquette est une espèce de patin long et large en bois léger. Avec cet instrument, l'Indien comme le Lapon, marche rapidement sur la neige. Les traîneaux, fort étroits et de 8 à 9 pieds de longueur, sont faits avec des planchettes de quelques centimètres d'épaisseur (1). A ces frêles véhicules on attelle, à la suite l'un de l'autre, une demi-douzaine de chiens.

Ces chers animaux, ces fidèles compagnons de l'homme dans toutes les conditions de la vie et dans toutes les contrées, ont ici un rude métier. Il n'y a ici ni chien terrier, ni chien d'arrêt, ni chien couchant, ni chien de berger, ni lévrier, ni griffon, ni le savant chien du régiment, ni le galant havanais. Tous les chiens du Nord-Ouest américain, comme ceux du Kamtschatka et d'autres régions arctiques, sont astreints à la même tâche. Tous doivent être attelés à de grossières machines avec de grossières courroies pour traîner l'homme et ses bagages.

On dit qu'ils sont souvent rebelles, qu'ils se roulent avec colère dans la neige, brisant leurs liens, renversant le traîneau. Je le crois bien. L'état de bêtes de somme les humilie, l'esclavage les indigne, les mauvais traitements les révoltent.

Ils obéissent plus aisément à la parole de l'homme qu'aux coups de fouet. Ces bons chiens du Nord-Ouest, on pourrait les citer comme des philologues. Ils comprennent le dialecte des Peaux-Rouges et l'anglais et le français. Mais ce qui exerce sur eux la plus grande action, c'est la langue française très accentuée avec d'énormes jurons.

M. Butler, que je me plais à citer parce qu'il exprime dans son livre pour tous les êtres souffrants tant de généreux sentiments de sympathie, M. Butler raconte cette curieuse histoire :

Un haut dignitaire de l'Eglise canadienne faisait, en hiver, une tournée dans les missions du Nord-Ouest. Ses chiens cheminaient lentement. Arrivés au pied d'une colline, ils s'arrêtèrent comme s'ils ne

(1) Pour tailler ces planchettes et faire d'autres ouvrages en bois, longtemps les Indiens du Nord n'ont eu d'autres ustensiles que des dents de castor. S. Hearne, tome II.

pouvaient aller plus loin. Le conducteur faisait claquer inutilement son fouet.

— Ah ! lui dit le prélat, vous m'avez fourni un mauvais attelage.

— Non, monseigneur, répliqua-t-il, mais c'est mon respect pour vous qui m'empêche de lui donner toute sa vigueur. Si vous voulez me permettre d'employer mon moyen habituel, vous verrez comme il marchera.

— Faites, répondit le prélat.

Alors le conducteur se met à crier d'une voix vibrante :

— Sacré nom d'un chien ! sacré nom du diable ! mille tonnerres !

Et d'autres mots encore plus retentissants.

Aussitôt les bonnes bêtes se relèvent, tirent le traîneau et, d'un pas rapide, gravissent la colline.

Dans leurs campements, les deux vaillants voyageurs n'ont point trouvé le gibier qu'ils espéraient, et l'hiver est venu dès le mois d'octobre, le terrible hiver du Nord, le froid aigu dans leur cabane, auprès de leur foyer, le froid mortel en dehors. Un jour, lord Milton, enveloppé des pieds à la tête dans des vêtements de laine et d'épaisses fourrures, a entrepris d'aller à quelques lieues de distance trouver un trappeur indien avec lequel il espérait faire une chasse fructueuse. M. Cheadle vêtu de même, est parti pour aller au fort Carleton chercher de nouveaux approvisionnements. Tous deux ont failli périr. Leurs membres se raidissaient, le sang se glaçait dans leurs veines. Il a fallu de longues et vigoureuses frictions pour leur rendre le mouvement et la vie.

Au mois de mars, la rigueur du froid s'adoucit. Les deux courageux voyageurs ont à la porte de leur cabane un singulier thermomètre auquel les membres de notre Académie des sciences n'ont sans doute jamais songé : c'est la peau d'un vilain animal que les Indiens appellent *skunk*, qui par l'effet d'une glande, est imprégné d'une mauvaise odeur. Quand le froid est très vif cette odeur disparaît. On la sent de nouveau quand l'air s'attédie, plus encore quand il est chaud, en sorte que ses diverses exhalaisons indiquent divers degrés de température.

Au mois d'avril, la neige fond, la glace se brise. On ne peut plus voyager en traîneaux. Les chiens se reposent de leur rude labeur. On se met à la recherche des chevaux qui ont été abandonnés dès le commencement de l'hiver, et on les retrouve alertes et vigoureux, point amaigris.

J'ai vu en Islande, sur la plage de Reykiavick, les jolis poneys abandonnés aussi en plein air dans la saison noire et glaciale. Ils s'en vont fouillant du pied la neige, et n'en tirent que du varech et des arêtes de poisson. Dans la prairie américaine, les chevaux sont plus heureux ; ils s'abritent sous les rameaux d'une forêt, et broutent sous la neige une herbe tendre et nutritive.

Lord Milton et M. Cheadle se remettent en marche avec leurs guides et en trois semaines arrivent au fort Pitt, où ils se reposent quelques jours. Je pense qu'ils ont éprouvé une réelle satisfaction à s'asseoir à une table, à coucher dans un lit, à savourer une bonne tasse de thé ou un verre de porter. Quand on en a été privé pendant quelque temps, ces simples choses de la maison semblent des raffinements de Sybarites.

Cependant, à en juger par plusieurs récits de voyage, notamment par le curieux livre de M. George Ruxton (1), il y a dans la vie sauvage du trappeur de puissantes séductions. Ceux qui s'y sont livrés rentrent difficilement dans les habitudes de la vie civilisée.

Le 28 avril, la petite caravane quitte le fort Pitt, traverse la Saskatchewan, au moyen d'un radeau que son nouveau guide fabrique en quelques minutes avec des branches de saules et des courroies. Le 4 mai, elle arrive à l'un des principaux établissements de la Compagnie d'Hudson, au fort Edmonton.

Là, les deux amis doivent faire de sérieux préparatifs pour continuer leur voyage. Ils vont s'aventurer dans les montagnes Rocheuses pour atteindre le fort Kamloop, dans la Colombie. Jusque-là, nul moyen de renouveler leurs provisions, si ce n'est par quelques bons coups de fusil ou quelques pêches heureuses.

Ils partent avec six chevaux de selle, six chevaux de bagage, deux sacs de farine, quatre sacs de pemmican, du thé, du sel, du tabac.

Ils traversent des rivières qui, jusqu'à présent, n'ont été sillonnées que par de légères embarcations en écorce, mais qui, un jour, porteront de lourds bateaux.

Ils traversent de longues et mornes landes, des rocs arides et des marécages où flottent des nuées de moustiques, où tourbillonnent d'énormes taons que les métis appellent des *boule-dogues*.

Ils entrent dans une forêt plus longue que la forêt hercynienne ; ils y cheminent, ils y campent pendant plusieurs semaines. Par ses rameaux épais, elle leur enlève toute perspective : par son dôme de feuillage, elle leur dérobe l'aspect du ciel. Un matin, en sortant de cette zone ténébreuse, ils s'arrêtent émerveillés du spectacle qui se déroule à leurs yeux, une immense ligne de collines couvertes de sapins. Au-dessus de cette verte ceinture, des cimes gigantesques, des glaciers qui, aux rayons du soleil, reluisent comme des lames d'or et d'argent.

Ce sont les montagnes Rocheuses, ces trois grandes chaînes de granit qui se rejoignent aux Cordillères et s'étendent sur un espace de plus de 1,000 lieues. D'un côté, elles touchent au golfe du Mexique ; de l'autre, à l'océan Arctique.

(1) *Adventures in Mexico and the Rocky Mountains.*

Là est le partage des eaux du continent américain. A l'est, coulent les affluents du Missouri ; à l'ouest, ceux de la Colombie et du Rio-Colorado.

Là, les neiges perpétuelles couvrent des sommités bien plus élevées que le mont Blanc (1).

A 3 ou 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer s'ouvrent dans ces montagnes plusieurs défilés par lesquels on peut d'une chaîne à l'autre descendre dans la Colombie. Mais qu'ils sont longs ces défilés, et rudes et dangereux. Un Annibal ne pourrait y faire passer sa bande d'éléphants. Il n'y a point eu là un Napoléon pour tracer dans ces sauvages terrains une route comme celle du Simplon, ni un fervent disciple de l'Evangile pour y fonder un couvent comme celui du Saint-Bernard.

Telles étaient ces gorges solitaires quand le premier trappeur s'y aventura, telles on les voit encore pleines d'obstacles et de périls. Tantôt elles sont coupées par des torrents ou des rivières, tantôt divisées en plusieurs embranchements, et l'on ne sait lequel choisir.

Tantôt il faut grimper comme les moutons blancs du pays (2) sur d'étroites crêtes de roc au bord des précipices, puis redescendre dans des marécages mobiles comme les *tondras* de la Sibérie, puis traverser des forêts où les détritits des plantes, les arbres séculaires morts de vétusté ou brisés par l'orage et entassés les uns sur les autres, forment à tout instant des barrières infranchissables.

Pendant leur séjour à Edmonton, MM. Cheadle et Milton avaient bien cherché à recueillir les meilleurs renseignements et à se procurer les choses essentielles pour leur courageux voyage. Mais ils ne pouvaient obtenir, sur cette région de la *lone land*, que des notions insuffisantes, et ils ne pouvaient prévoir les accidents qui bouleverseraient leurs calculs.

Dès leur entrée dans les montagnes, deux de leurs chevaux de bagage sont enlevés par une rivière qu'ils essayaient de traverser à la nage. Le brave Louis Battenote réussit par ses efforts à en sauver un. L'autre disparaît dans l'impétueux courant ; il portait une précieuse cargaison, le portefeuille des deux amis, leurs lettres de crédit, leurs fourrures, leurs vêtements, et leur provision d'allumettes, de sel, de thé, de tabac. Tous ces trésors étaient perdus.

Quelques jours après, ils construisent un radeau pour traverser une

(1) Le mont Brown, le mont Hooker, de 15,700 à 16,000 pieds. — M. Somerville, *Physical Geography*, p. 137.

(2) Ces moutons ressemblent à des chèvres. Mais ils ont un poil blanc, doux, laineux, dont on fait dans la Colombie de belles couvertures. Ils grimpent sur les rocs les plus élevés et sautent comme des chamois.

autre rivière. La frêle embarcation chavire et peu s'en est fallu que les deux nobles voyageurs ne fussent avec leurs guides engloutis dans les flots.

Puis, voilà que, par une fatale erreur, ils dévient de la direction qu'ils devaient suivre et tournent de côté et d'autre, cherchant la meilleure voie, et de nouveau se trompent, puis s'égarant dans une forêt encombrée de troncs d'arbres où leurs chevaux trébuchent à chaque pas, hérissée de plantés épineuses qui leur déchirent les jambes, et pas un signe d'habitation humaine, pas un secours, pas un conseil.

C'est le désert dans une immense étendue, non pas l'aride désert où l'Arabe fait ses ablutions avec du sable et s'agenouille à l'ombre de son chameau, mais le désert des eaux qui ne fécondent aucun labour, le désert des bois qui n'alimentent aucun foyer, le désert des fruits que nulle main n'ira recueillir, le désert des fleurs qui éclosent inaperçues et répandent leurs inutiles parfums dans les airs (1), les richesses de la terre sans le roi, le temple de Dieu sans le prêtre, la Thébaïde sans l'homme.

En partant d'Edmonton le 8 juin, lord Milton et M. Cheadle comp-taient arriver en cinquante jours au fort Kamloop. Le 31 juillet, ils étaient encore bien loin de leur but, et leurs vivres étaient épuisées, et ils n'avaient plus assez de poudre pour pouvoir chasser.

Après de longues délibérations, ils se décidèrent à immoler un de leurs chevaux, ce qui leur faisait grand'peine. La pauvre bête fut tuée d'un coup de fusil ; ils allumèrent du feu et s'assirent par terre, et tandis que la femme de Louis Battenote préparait le nouveau repas, ils raccommo-daient leurs mocassins et leurs vêtements.

Des bifstecks de cheval, après la dure patée du pemmican et la longue diète, c'était un prodigieux festin. Pour que rien n'y manquât, ils firent infuser dans de l'eau bouillante des feuilles et des fleurs d'une azalée ; ils roulèrent dans leurs pipes des petites feuilles sèches de saule. En savourant ces deux gourmandises, ils croyaient boire un vrai thé de Chine et fumer un pur tabac de la Havane.

Pourquoi pas ? Que ne peut-on faire avec des songes ? *La vida es sueño*, dit Calderon. Le roi rêve qu'il est roi, le pauvre rêve qu'il est pauvre. Nous sommes en un monde si singulier que vivre c'est songer (1).

Nos vaillants voyageurs voudraient cependant bien pouvoir songer qu'ils vont prochainement arriver à la Colombie.

(1) Gay, *Elegy in a country churchyard*.

(1) Estamos
En mundo tan singular
Que el vivir solo es sueño. (Jornada II.)

Egarés dans un dédale de rivières, de forêts, de marécages, ils errent à l'aventure affaiblis par toutes sortes de privations, épuisés de fatigue, très résolus pourtant à accomplir leur projet. On ne peut lire leur récit, sans être émus de leurs souffrances en admirant leur fermeté. L'honnête Battenote qu'ils ont vu si actif et si laborieux, est tombé dans le découragement et leur annonce l'intention de les quitter pour retourner à Edmonton avec sa femme et son fils. Ils le rassurent, ils le réconfortent et le déterminent à rester encore avec eux.

Ils ont sacrifié un second cheval. Ils en font sécher la chair pour l'emporter comme du pemmican. C'est une coriace nourriture. Ils en trouveront une meilleure à Victoria. En route pour Victoria.

Une découverte accidentelle leur donne une agréable émotion. Ils ont remarqué des troncs d'arbres fendus par une hache, et des arbustes scindés par un couteau. Des hommes ont été là et peut-être ne sont pas loin.

Un autre jour, ils distinguent sur le sol l'empreinte d'un pied d'homme.

Heureuse découverte ! Elle fortifie leur espoir.

Bientôt, en effet, ils arrivent à une cabane d'Indiens où on leur donne des pommes de terre qu'ils dévorent avant qu'elles soient cuites, puis à une autre où l'on peut leur servir du lard, des choux, des gâteaux et du thé. Quel luxe !

Tandis qu'ils se délectent en ce merveilleux festin, dans la même cabane arrive le chef du fort de Kamloop, un Canadien français, M. Martin, qui les invite courtoisement à loger au fort. "Nous ne pouvions, disent-ils dans leur livre, nous attendre à une telle hospitalité, avec notre misérable apparence, nos vêtements et nos mocassins en lambeaux, nos cheveux longs, ébouriffés, nos barbes en désordre, nos visages décharnés, et nous n'avions en ce moment nul moyen de prouver notre identité. Mais M. Martin ne douta point de la vérité de notre récit, et nos misères étaient finies."

Finies, en effet, les misères de ce long voyage, et MM. Milton et Cheadle ont eu l'une des meilleures satisfactions que l'on puisse avoir en ce monde, la satisfaction d'avoir accompli par le courage et la persévérance une noble tâche.

Dans la Colombie, ils ont repris leur existence de gentilshommes. Ils ont été à Victoria, à New-Westminster, à l'île Vancouver, aux mines de Cariboo, emmenant avec eux dans les meilleurs hôtels Louis Battenote, sa femme et son fils, magnifiquement vêtus.

Ils sont partis pour San-Francisco ; de là pour l'Angleterre. Louis Battenote est retourné dans son pays, où il raconte avec enthousiasme à ses amis, les indiens et les métis, les choses incroyables qu'il a vues : les bateaux à vapeur, les voitures attelées de quatre chevaux, les théâtres avec leurs décors, et l'hôtel d'Yale où un Français lui a fait boire du

vin de Champagne, si loin va l'hôtelier français et si loin le vin de Champagne.

Le livre de ses deux nobles patrons, celui du capitaine Butler et quelques autres nous montrent le côté sombre du Nord-Ouest canadien.

Le fait est qu'il y a là une quantité de terres où très-probablement on ne verra jamais ni une filature, ni un café chantant, ni une imprimerie, ni une assemblée parlementaire, toutes choses qui indiquent la gloire de la civilisation.

Là, le hardi trappeur va encore chercher au péril de sa vie les fourrures qu'il livrera au comptoir du marchand pour quelques pauvres provisions.

Là, les peuplades d'Indiens achèvent leur destinée. Elles tomberont délaissées, oubliées dans la solitude des bois. Un jour, en fouillant sous un amas de détritns, on découvrira le squelette d'un Sioux, d'un Iroquois, d'un Huron, et l'ethnographe ou le géologue gagnera une médaille d'or en présentant à quelque académie un rapport sur l'importance de ces exhumations.

Dans une autre zone, voici les houillères qu'on a découvertes au nord de la Saskatchewan, les mines d'argent dans une petite île du lac Supérieur, les pépites d'or dans les rivières qui coulent à l'est des montagnes Rocheuses ; dans celles de l'Ouest, les mines d'or les plus riches peut-être qu'on ait jamais vues (1).

Quand on commença à exploiter ces pactoles, un mineur recueillit en quelques mois 1,500,000 francs ; un autre, 100,000 francs en un jour ; un autre, dans le même nombre d'heures, la somme fabuleuse de 120,000 dollars (600,000 francs) (2).

La plupart de ces fortunes si promptement conquises ont été, en d'extravagantes fantaisies, aussi rapidement perdues.

Les deux vigoureux pionniers qui avaient découvert les mines de Cariboo, un Prussien et un Ecossais ont eu un sort cruel. De la crique où ils avaient amassé leur premier trésor, ils ont été avec une ardente convoitise chercher d'autres *placers*. On a trouvé l'Ecossais mort de faim dans un bois, et MM. Milton et Cheadle ont vu à Victoria, le Prussien, malade, implorant dans les rues la charité des passants (3).

L'auri sacra fames! Qui pourrait dire les misères qu'elle a produites, les passions les plus désordonnées, les vices de toute sorte, les crimes sanglants?

Par bonheur, le Dominion canadien a des richesses meilleures que les mines si fascinantes et si funestes. Il a ses fleuves, près desquels

(1) *The North West Passage*, p. 357.

(2) *The North West Passage*, p. 358.

(3) *The North West passage*, p. 358.

le Rhin et le Danube sembleraient des ruisseaux ; ses lacs, vastes et profonds comme des mers ; ses prairies couvertes d'une herbe excellente qui conserve en hiver sa force nutritive ; ses forêts inépuisables, ses terrains agricoles.

De la rivière Rouge aux montagnes Rocheuses, l'étendue de la France, on compte 50 millions d'hectares de terres labourables.

Travaillez ; prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.

Ici, le fonds ne manque pas et, en un grand nombre de districts, on le cultive aisément. Pas n'est besoin d'y mettre de l'engrais ni d'alterner les semences. On peut chaque année y récolter du blé à pleins boisseaux (1). Le long de l'Assiniboine, le sol donne des moissons de soixante et dix fois la semence. M. Grant cite un colon qui avait acheté sa propriété pour 50 livres sterling (1,250 francs), et qui a pu vendre sa récolte de pommes de terre d'une seule année 450 livres sterling (2).

Cette fortunée région n'est point peuplée. La Compagnie de la baie d'Hudson n'avait nulle envie d'y attirer des habitants et de la défricher. Elle ne pensait qu'à ses chasseurs et à ses trappeurs, elle aurait voulu que tout son domaine ne fut qu'un parc d'animaux à fourrures (3).

Les Etats-Unis, au contraire, par tous les moyens possibles, toutes les histoires de journaux, toutes les promesses, toutes les *barnumeries* imaginables, attiraient de leur côté l'immigration.

Le Canada est resté longtemps ignoré, délaissé. Maintenant d'année en année, de plus en plus son importance se révèle, et des colons lui arrivent de tous les Etats de l'Europe.

En 1870, la ville de Winnipeg, la capitale de la province de Manitoba, n'avait que 1,000 habitants. Elle en a aujourd'hui 30,000 (4).

Dans d'autres provinces l'accroissement de la population n'est pas moins considérable.

Quand on apprend à connaître ce loyal pays, on a foi en lui ; quand on le voit, on l'aime ; quand on y a vécu quelque temps, on voudrait y rester.

Déjà, sur ses bateaux à vapeur et ses chemins de fer, quel mouvement !

Que sera-ce quand cette royale confédération de France et d'Angleterre aura terminé son œuvre gigantesque, quand la veine vitale de

(1) *North West Passage*, p. 39.

(2) *Ocean to Ocean*, p. 77.

(3) *North West Passage*, p. 39.

(4) *North West Passage*, p. 39.

son nouveau chemin de fer se déroulera à travers ses prairies, ses forêts, ses montagnes, de Québec à Victoria, de l'Atlantique au Pacifique, *Ocean to Ocean*?

A trois lieues de Montréal, Cavalier de la Salle fonda au dix-septième siècle un village qu'il appela *la Chine*. Il croyait être là sur le chemin de la Chine.

Il avait raison.

Ce chemin de la Chine, du royaume de Cathay, de l'Inde, c'était le rêve de Christophe Colomb. Il pensa qu'il l'avait découvert quand il arriva aux Antilles, et il donna aux indigènes de Saint-Domingue, de Cuba, le nom d'*Indiens*, qui a été appliqué à toutes les peuplades primitives de l'Amérique.

Plus tard, avec quelle ardeur, avec quelle convoitise matérielle et quelle noble ambition, ce chemin a été cherché par mer au nord-ouest? C'est une longue, grave, triste histoire depuis Frobisher jusqu'à Hudson, jusqu'à Franklin, jusqu'aux deux expéditions préparées en 1851 avec une touchante pensée par lady Franklin.

A ces deux expéditions s'était associé un de nos jeunes et brillants officiers de marine, René Bellot, mon ami. De la première, il était revenu joyeux, plein d'espoir. Il a péri dans la seconde. Il est mort au milieu des glaces, victime de son courage. Les Anglais ont rendu à sa mémoire un solennel hommage.

Le fameux passage du Nord-Ouest? Il est trouvé. Il est dans le Dominion canadien. C'est le plus direct et le plus court.

J'avoue que je ne comprends pas bien ce besoin de célérité qui nous tourmente, qui est une des maladies de notre temps.

Lorsque George Stephenson, appelé à comparaître devant le comité de la Chambre des communes qui devait examiner son invention, annonça qu'il comptait faire avec sa locomotive 12 milles (4 lieues) à l'heure, la plupart de ses juges le regardèrent avec un sentiment de pitié. Ils ne pouvaient admettre qu'au moyen d'une machine en fer on voyageât si vite, et le pauvre Stephenson leur apparaissait comme un fol (1).

Quatre lieues à l'heure! Nos hommes d'affaires, nos touristes, nos élégantes pousseront de beaux cris, si on leur proposait une telle locomotion. Les trains omnibus sont pour eux d'absurdes véhicules à reléguer avec les vieilles malles-poste dans les ombres du passé. Il leur faut *l'express*, le *rapide*, *l'éclair*. Quelquefois l'éclair paraît encore trop lent. Ceux qui ont lu les *Mille et une Nuits* se rappellent que les génies obéissant à la lampe d'Aladin étaient plus agiles.

Pourquoi donc cet effervescent désir de promptitude? Comprend-on

(1) S. Smiles, *The life of G. Stephenson*, p. 163.

mieux le prix du temps? Le temps que l'on gagne à voyager plus vite, en fait-on un meilleur usage?

Non, pas que je sache.

Mais on ne se met plus en route pour voyager, comme autrefois, à pied, à cheval, dans la vénérable cariole de famille, ou la patiente patache. Un modèle de locomotion, c'est ce que j'ai vu jadis en Suède, une diligence attelée de deux chevaux sagaces qui trottaient tout doucement dans le vallon et grimpaient au petit pas la colline, afin de donner à chaque passager le temps de contempler le paysage qu'ils se plaisaient eux-mêmes à voir.

A midi ou une heure, on arrivait dans une ville intéressante, et l'on y restait jusqu'au lendemain. On allait ainsi, en une semaine, de Lund à Stockholm. Maintenant, avec le chemin de fer, on fait le même trajet en quinze heures.

Ils ne méritent pas le bonheur de visiter la Suède ceux qui y vont pour la parcourir en chemin de fer.

Maintenant, on ne part plus pour voyager ; on part pour arriver.

Il y avait au siècle dernier, en Danemark, un honnête écrivain, Kund Rahbek, qui s'est fait un certain renom par ses écrits sur l'art dramatique. Pour accroître ses connaissances, il entreprit d'étudier les principaux théâtres d'Allemagne. Il alla à Berlin, à Vienne, à Weimar, et de peur d'être troublé dans ses réflexions, entre ces différentes villes, chemin faisant, il fermait les yeux pour ne rien voir.

Ceux qui, de nos jours, voyagent par le rapide ou l'express, n'ont pas besoin de clore les paupières pour ne rien voir. La terre, les eaux, les bois, les villages, les villes se confondent à leurs yeux en une vague apparition et fuient en arrière comme des ombres fantastiques.

Le voyageur ainsi casé dans son wagon est arrivé à l'état de denrée commerciale, plus commode que celles dont les employés de gare doivent prendre soin. Le président du conseil d'administration d'une de nos grandes lignes de chemins de fer, un homme d'esprit, me disait un jour : "Le voyageur est un colis qui se camionne tout seul."

Qu'on me pardonne cette digression de vieux rétrograde, et, puisqu'on attache tant d'importance à la vitesse, je dirai qu'au nord-ouest du Dominion est le chemin par lequel on ira plus vite que par tout autre en Chine et au Japon.

"De Paris, dit M. H. Fabre, on ira en neuf jours à Québec, dont trois dans le golfe Saint-Laurent, à l'abri des tempêtes ; de Québec, en quatre-vingt-huit heures, sur les bords du Pacifique (1).

De là, en deux semaines, à Yokohama.

(1) Conférence du 20 mai 1884.

Il ne faut pas moins de trente jours pour arriver au même point par le chemin de New-York à San-Francisco.

Par la voie de San-Francisco, sur un espace de plusieurs centaines de lieues, on ne voit que des plateaux desséchés, des rocs arides ; çà et là quelques pâles broussailles ou quelques brins d'herbe. Rien de plus (1).

Par le chemin de Québec, on traverse des forêts magnifiques, des pâturages excellents, des champs où la terre végétale n'a pas moins de 5 à 6 pieds de profondeur.

Ceux qui ont étudié cette région du Nord-Ouest pensent qu'elle peut faire vivre 50 millions d'habitants. "Si, à ce Nord-Ouest, dit M. de Lamothe, on ajoute les 100 millions d'hectares du haut et du bas Canada et des provinces maritimes, les immenses étendues, encore inexplorées pour la plupart, de la terre de Rupert et du Labrador, on arrivera aisément au chiffre de 100 millions d'êtres humains pour la population future de l'Amérique du Nord. Si notre race maintient vis-à-vis de ses rivaux anglo-saxons les proportions numériques d'aujourd'hui, c'est une population néo-française de 40 millions d'âmes qui prospérera un jour au nord des grands lacs et du 49e parallèle (2)."

Dans le territoire du Dominion, vaste comme l'Europe, combien sont-ils ces Canadiens, nos frères, ces descendants des gentilshommes, des laboureurs, des ouvriers et des soldats qui fondèrent cette glorieuse colonie qu'on appelle la *Nouvelle-France* ? Combien sont-ils ? Environ 1,300,000 (3).

En ce petit nombre, quelle force !

Dans l'histoire des anciennes colonies de la Phénicie, de la Grèce, de Rome et des colonies modernes des Vénitiens, des Génois, des Espagnols et des Portugais, des Anglais et des Hollandais, on ne trouverait pas l'exemple d'une colonie comme celle que Jacques-Cartier implanta, il y a trois siècles et demi, sur les rives du St-Laurent, si faible numériquement, mais si résolue, si ardente au combat, et si humaine, si facilement conduite aux aventures, et patiemment attachée à son labeur ; si fidèle aux traditions de ses pères et si bien informée des idées nouvelles.

(1) *Ocean to Ocean*, p. 350.

(2) *Cinq mois chez les Français d'Amérique*, p. 335.

(3) On en compte de plus environ 500,000 dans la confédération américaine, principalement dans les Etats voisins du Canada. Ils forment la majeure partie de la population de Fall-River et exercent une notable influence dans d'autres villes importantes. Ce qui fait surtout leur force, c'est leur attachement inébranlable à la langue et à la nationalité et leur admirable esprit d'union. (*Paris-Canada*, 27 septembre 1884.)

Avec sa petite légion d'hommes et ses minimes ressources, à 1,000 lieues de la mère patrie, qui devait la soutenir, et qui souvent la délaissait, que de chose elle a faites !

Elle a maintenant, comme une grande nation, ses annales glorieuses, ses héros, ses poètes, ses savants, ses artistes. Elle a des établissements industriels, des bateaux à vapeur, des chemins de fer de premier ordre. Elle a les institutions de charité les plus admirables, et les plus beaux collèges ; trois universités, des écoles primaires en chaque village (1), et l'an dernier, sous les auspices de son illustre gouverneur, M. le marquis de Lorne, elle a, d'accord avec la colonie de race anglaise, fondé sa Société royale : Académie des lettres, Académie des sciences.

Dès son origine, à travers toutes ses luttes et ses calamités, elle a sans cesse grandi. Désormais, elle grandira bien autrement.

Selon les calculs des statisticiens, notre colonie canadienne doit, dans cent ans, occuper près de la moitié du Dominion, et l'on y comptera 40 millions d'âmes.

J'espère que, dans cet accroissement, elle conservera ses qualités distinctives et sa nationalité, comme le *Gulf-stream* conserve sa couleur et sa chaleur jusque sur les plages de l'Islande, entre les vagues de l'Atlantique.

Les Groënlandais disent que les aurores boréales sont produites par les âmes des morts qui viennent à la surface du ciel voir les lieux qu'ils ont aimés.

Dans cent ans, je voudrais être au milieu des aurores boréales du Nord-Ouest, pour voir dans toute sa prospérité et sa splendeur la noble fille de la France religieuse et monarchique du seizième siècle : la Nouvelle-France.

XAVIER MARMIER,
De l'Académie française.

(1) Voir l'excellent livre de M. Chauveau, ancien ministre de l'instruction publique au Canada. 1 vol. in-8o. Québec, 1871.

PIERRE CORNEILLE ⁽¹⁾

Messieurs,

On célébrait en France, au mois d'octobre dernier, le deuxième centenaire de la mort de Pierre Corneille.

Cette manifestation, essentiellement artistique et littéraire, a eu en même temps un caractère religieux qui ne doit pas échapper à notre attention.

A Paris, dans l'église Saint-Roch où reposent les cendres de Corneille, a eu lieu un service funéraire auquel ont assisté, sur invitation, une foule d'hommes éminents. L'Académie française, les sociétés des auteurs dramatiques et des gens de lettres y avaient envoyé des députations.

Devant cette assemblée nombreuse et distinguée M. l'abbé Millaut, curé de Saint-Roch, a prononcé un court mais excellent éloge du grand poète, proposant à l'admiration et à l'imitation de ses auditeurs l'esprit de foi dont Corneille fit la règle de sa vie, et le sentiment chrétien dont il anima ses œuvres. Ce discours, au dire des journaux, a produit une vive impression.

La partie artistique et littéraire de la fête a eu lieu à la Comédie française où l'on a joué *Polyeucte* et le *Menteur*. Entre les deux pièces, le directeur de la Comédie française, entouré de tous les sociétaires et des pensionnaires, a lu l'éloge de Corneille par Racine.

Rouen, la ville natale de Corneille a aussi célébré avec grande pompe ce deuxième centenaire. Visite à l'emplacement de la maison où est né le poète, pèlerinage à la maison de campagne de son père, représentation *du Cid* et *d'Horace*, grande réunion et force discours, tel a été le programme de la fête. Le plus remarquable des discours qui y ont été faits nous paraît celui de M. Gaston Boissier qui, parlant au nom de l'Académie, a censuré énergiquement les tendances de l'école réaliste. C'était une justice due au souvenir de celui qui fut avant tout le poète de l'*idéal*.

(1) Conférence donnée à l'Union Catholique de Montréal, le 25 janvier 1885.

Tout cela, messieurs, a une grande signification.

D'un côté, nous voyons l'Eglise reconnaître dans l'auteur de *Polyeucte* et le traducteur de *l'Imitation*, un de ses fils dévoués, et lui accorder à ce titre, le secours de ses prières en même temps qu'elle loue hautement sa foi et ses vertus.

D'un autre côté nous voyons toute la société, on peut dire toute la nation française témoigner solennellement son admiration pour le poète qui a affirmé si hautement ses sentiments religieux et dans sa vie et dans ses œuvres.

C'est-à-dire que si l'on a honoré le génie de Corneille, on a aussi, bon gré, mal gré, rendu gloire à la religion qui a si souvent et si heureusement inspiré son génie.

Pour nous, messieurs, qui faisons partie d'une société dont le but est de mettre les lettres au service de la religion, c'est en quelque sorte un devoir de joindre nos hommages à ceux qu'on vient ainsi de rendre à la mémoire de Corneille. C'est dans ce but que je vous invite aujourd'hui à jeter un coup d'œil sur cette belle et noble figure, et à étudier avec plus d'attention la vie et les œuvres du grand poète.

I.

Pierre Corneille, fils de Pierre Corneille maître des eaux et des forêts en la vicomté de Rouen, naquit à Rouen en 1606, c'est-à-dire à l'aurore de ce dix-septième siècle qui brilla d'un si vif éclat dans l'histoire de la France. Malgré les maux causés par la Renaissance et la Réforme la société française était encore à cette époque profondément chrétienne et catholique. On conservait dans les familles les traditions des âges de foi, si propres à fortifier les caractères.

Corneille fit ses études dans un collège dirigé par les pères Jésuites. Certes, l'élève fit honneur à ses maîtres, mais moins sans doute à leurs yeux par la gloire qu'il acquit dans la carrière des lettres que par son attachement inviolable aux principes religieux qu'on lui avait inculqués. Corneille se plut dans la suite à reconnaître les avantages qu'il avait reçus de ses études chez les bons pères et il leur témoigna toujours la plus grande estime.

En sortant du collège, Corneille se destina d'abord au barreau et se fit même recevoir avocat : mais déjà sa véritable vocation se révélait. "Plaidant pour les intérêts même les plus humbles, comme l'a très bien dit M. l'abbé Millaut dans son allocution à St-Roch, il entra comme malgré lui dans des considérations si hautes, il avait des vues si larges des aperçus si profonds, son style était si pompeux et si magnifique qu'on oubliait bientôt le mur mitoyen ; peut-être lui-même quelquefois n'en parlait-il pas assez. et souvent il perdait sa cause."

En 1625, il fit la comédie de *Mélite*. Cette pièce, quoique bien

imparfaite, commençait déjà la réaction contre le mauvais goût qui régnait alors sur le théâtre. Elle fut bien accueillie du public et son auteur la fit suivre de plusieurs autres comédies.

Si vous demandez, messieurs, ce qui fit choisir à Corneille le genre dramatique, je vous rappellerai que c'était alors, de tous les genres de la poésie, le plus encouragé. Le théâtre était devenu tout-à-fait à la mode. Le cardinal de Richelieu, qui cherchait dans ce divertissement une distraction aux travaux et aux soucis du gouvernement, payait généreusement plusieurs poètes qui travaillaient pour le théâtre sous sa direction.

Or Corneille qui était l'aîné de sept enfants, et que la mort de son père avait chargé de l'entretien de cette famille, devait, tout en suivant une vocation véritable, faire de la poésie un gagne-pain. Après avoir fait jouer ses premières pièces à Rouen, il vint à Paris, où il entrevoyait plus de chances de succès, et il fut un de ceux dont le cardinal encouragea les travaux, comme je viens de le dire. Dans les comédies qu'il avait composées apparaissaient bien déjà un talent original, de la raison, et le sentiment des convenances, mais ces pièces trop dans le goût de l'époque n'auraient pas suffi pour transmettre à la postérité le nom de leur auteur.

Il n'avait fait qu'une tragédie, *Médée*, dont quelques passages sont d'une vigueur qui atteint au sublime. Il était ensuite revenu à la comédie.

Ce fut alors qu'un de ses amis lui conseilla de chercher des sujets chez les auteurs tragiques espagnols. Il suivit ce conseil et fit le *Cid*. Cette pièce qui était la révélation d'un genre nouveau aussi bien que d'un talent ignoré, fut accueillie avec enthousiasme par le public, mais elle souleva en même temps une violente opposition. Le cardinal de Richelieu lui-même, dont le goût littéraire était du reste assez faible, se mit à la tête des adversaires de Corneille. Mais par une heureuse contradiction il ne lui retira pas pour cela la subvention pécuniaire qu'il lui accordait, et sa nièce, Mme la duchesse d'Aiguillon, aussi intelligente que pieuse, se fit un devoir de protéger Corneille, qui, par reconnaissance, lui dédia le *Cid*.

Le beau, comme la vérité, finit toujours par triompher. Les critiques acerbes et injustes n'empêchèrent pas qu'on ne dit bientôt en proverbe : « Cela est beau comme le *Cid*, » et la postérité, tout en reconnaissant de grands défauts dans cette pièce, n'a pas renversé le jugement des premiers admirateurs de cette belle tragédie.

Sûr désormais de lui-même, Corneille donna successivement au théâtre *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*. Ce fut, dans sa carrière poétique, l'époque des chefs-d'œuvres. Ces pièces portèrent sa gloire à son comble, et lui valurent le nom de *Grand*. Celles qu'il composa ensuite

leur furent plus ou moins inférieures. Après avoir donné la *Mort de Pompée*, Corneille voulut revenir au genre qu'il avait cultivé à ses débuts, et il fit, en 1642, la comédie du *Menteur*, dans laquelle, disent les critiques, il a créé la bonne comédie, comme il avait créé la grande et véritable tragédie. Il fit aussi la *Suite du Menteur*, puis revenant à la tragédie, il écrivit *Théodore*, (1645), *Rodogune*, (1646), *Héraclius*, (1647), *Don Sanche*, 1651 et *Nicomède* 1652. Sans valoir ses premiers chefs-d'œuvres, ces pièces sont encore dignes du grand Corneille, et elles furent accueillies favorablement du public. Il n'en fut pas ainsi de *Pertharite*, qui tomba misérablement à la première représentation, en 1653. Cet échec semble l'avoir dégoûté du théâtre et nous le voyons demeurer pendant six ans sans rien écrire pour la scène. Ce fut alors qu'il entreprit de traduire en vers français *l'Imitation de Jésus-Christ*. Selon quelques auteurs il avait fait ce travail pour réparer le mal qu'il avait pu occasionner par ses pièces de théâtre. Mais d'autres, comme Fontenelle, y voient simplement l'effet de sa piété, des conseils des pères jésuites et de l'activité de son génie qui ne pouvait demeurer oisif. Fontenelle ajoute que ce travail eut un succès prodigieux, mais il trouve qu'il y manque ce qui fait le mérite et le charme de ce livre : la simplicité et la naïveté.

Mais quel qu'ait été le succès de cette traduction et de ses chefs-d'œuvres dramatiques, Corneille cependant ne fut jamais riche. "Ce n'est pas, dit Fontenelle, qu'il eût été fâché de l'être, mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avait pas et par des soins qu'il ne pouvait prendre." Il menait une vie très simple, demeurant sous le même toit que son frère Thomas, avec qui il était très lié.

Les deux frères avaient épousé les deux sœurs, les demoiselles de Lampérière. M, de Lampérière s'était fait prier pour accorder la main de sa fille à Pierre Corneille, qu'il ne jugeait pas de noblesse assez ancienne. Il avait fallu l'intervention du tout puissant Cardinal pour 'y décider.

A en juger par les descriptions qu'en font les auteurs du temps rien ne devait être plus charmant que ce double ménage où la gloire semblait être laissée à la porte afin de faire la place plus grande aux calmes et pures jouissances du foyer domestique. Le poète Ducis a représenté les femmes des deux Corneille comme

Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas !

Après vingt-cinq ans de mariage, dit de Boze, les deux frères n'avaient pas encore songé à faire le partage des biens de leurs femmes, situés en Normandie ; il ne fut fait qu'à la mort de Pierre.

Autre détail curieux raconté par Voisenon. Thomas Corneille avait le travail beaucoup plus facile que Pierre. Celui-ci, quand il était embarrassé pour trouver une rime, levait une trappe et la demandait à son frère qui la lui donnait aussitôt.

Ainsi que je l'ai dit, Pierre Corneille fut six ans sans écrire pour le théâtre. Il s'y remit en 1659, à la sollicitation du riche surintendant Fouquet. Il donna *Œdipe* qui réussit fort bien, dit Fontenelle. Cependant cette pièce est médiocre, aussi bien que la *Toison d'or*. Le génie de Corneille apparut mieux dans *Sertorius*, représenté en 1662. C'est cette pièce qui faisait demander à Turenne : "Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre?"

Les tragédies que Corneille écrivit ensuite ne montrèrent qu'une triste décadence. On connaît les épigrammes de Boileau, sur *Agésilas* et *Attila* :

Après Agésilas :

Hélas !

Après Attila !

Holà !

Mais Boileau aurait dû montrer plus de ménagement pour cette grandeur déchue, pour l'asire à son déclin.

Racine avait alors commencé à écrire et sa jeune renommée fit pâlir la vieille gloire de Corneille. Celui-ci essaya cependant de lutter, mais il n'avait plus la vigueur et le feu de ses premières années. Et puis le goût du public avait aussi changé, et son heureux rival, en cherchant à attendrir les cœurs, l'emportait sur l'austère écrivain qui cherchait avant tout à élever les âmes. Corneille aurait dû le comprendre, et n'aurait pas eu ainsi le malheur de se survivre à lui-même. Sa dernière pièce, *Suréna*, fut jouée en 1674. Corneille avait alors soixante-huit ans. Sa laborieuse carrière s'acheva dans lésilence et l'obscurité, et aussi, il faut le dire dans la pauvreté.

Si l'on ne doit pas ajouter foi à la légende de Théophile Gauthier, qui a montré le grand Corneille attendant pieds nus dans la boutique d'un savetier, pendant que celui-ci lui raccommode son unique paire de souliers, il n'en paraît moins certain que l'auteur de *Polyeucte* passa ses dernières années dans un état de gêne qui devint de l'indigence quand on lui supprima la pension que Colbert lui avait accordée. Tombé malade il n'avait pas de quoi se faire soigner quand Louis XIV instruit de sa misère par Boileau, selon les uns, par le père La Chaise selon les autres, envoya deux cents louis au vieux poète. Quelque temps après, le 1er octobre 1684, celui-ci rendait le dernier soupir, dans sa maison, rue d'Argenteuil. Il était âgé de soixante-dix-huit ans et trois mois.

Dangeau, dans son journal de la cour, mentionne le fait en ces

termes : "On apprit la mort du bonhomme Corneille, fameux par ses comédies. Il laissa une place vacante à l'Académie."

Voilà certes, une oraison funèbre assez courte et assez étrange. Telle qu'elle est cependant, elle fait encore un bel éloge de Corneille. Cette *bonhomie*, à mes yeux ne dépare pas son génie. Elle me fait voir dans le grand poète l'homme à l'esprit droit, aux mœurs simples et patriarcales, qui, pour avoir été « fameux par ses comédies, » ne se croit pas exempt de mener la vie commune, et ne pose pas en demi-dieu devant le public ; l'homme de bien, l'homme bon, qui travaille et vit pour sa famille, le chrétien humble et sincère qui pratique avec fidélité tous les devoirs de sa religion. Voilà ce que nous pouvons voir dans ce *bonhomme*, dont les façons bourgeoises n'ont pas attiré l'attention du courtisan de Louis XIV, mais dont le nom sera immortel, et dont la mémoire sera plus honorée que celle du grand roi lui-même !

Heureusement les écrivains du temps n'ont pas tous été aussi laconiques que Dangeau au sujet de Corneille. Fontenelle, son neveu, a écrit sa biographie, et il trace ainsi son portrait, au physique et au moral :

"Corneille était assez grand, et assez plein, l'air fort simple et commun, toujours négligé et peu curieux de son extérieur. Il avait le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste."

On a fait remarquer avec raison que des traits propres à être transmis à la postérité ne pouvaient pas donner un air commun, et que Fontenelle ne paraît avoir compris ce que c'est que la véritable distinction. Ce qui est certain c'est que Corneille ne se mettait pas en peine de paraître et de briller par son extérieur et par ses manières. Il ne savait même pas dire ses vers avec grâce.

"Il savait les belles lettres, l'histoire, la politique, dit encore Fontenelle, mais il les prenait principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre... Il parlait peu, même sur la matière qu'il entendait si parfaitement. Il n'ornait pas ce qu'il disait et pour trouver le grand Corneille, il le fallait lire.

"Il était mélancolique ; il lui fallait des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir que pour se chagriner ou pour craindre. Il avait l'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence ; au fond il était très aisé à vivre, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié... Il avait l'âme fière et indépendante ; nulle souplesse, nul manège. S'il était sensible à la gloire il était fort éloigné de la vanité.

"A beaucoup de probité naturelle il a joint dans tous les temps de sa vie beaucoup de religion et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par

des casuistes sur ses pièces de théâtre, et ils lui ont toujours fait grâce en faveur de la pureté qu'il avait établie sur la scène, des nobles sentiments qui règnent dans ses ouvrages et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour."

Thomas Corneille, de son côté, nous apprend que son frère, pendant les trente dernières années de sa vie, récitait tous les jours son bréviaire, suivant une pratique assez répandue alors parmi les laïques. Nous savons aussi qu'il était assidu aux offices et fréquentait les sacrements. A Rouen, il avait été marguillier de la paroisse de Saint-Sauveur. A part *l'Imitation de Jésus-Christ*, il avait encore traduit en vers français les *Louanges à la Sainte-Vierge*, de Saint-Bonaventure, *l'office de la Sainte-Vierge*, les sept psaumes de la pénitence, les vêpres et complies, les *Instructions et prières chrétiennes*, les *Hymnes du Bréviaire Romain*, etc.

Le Père Claude de Lidelle, jésuite, qui avait été son professeur, ayant composé un ouvrage intitulé "La théologie des Saints", voulut le communiquer à son ancien élève. Celui-ci lui adressa une épître en vers où apparaissaient les plus beaux sentiments de foi et de piété. Parlant des effets de la grâce divine, le poète s'exprime ainsi :

J'en connais par toi l'efficace
Savant et pieux écrivain,
Qui, jadis, de ta propre main
M'as élevé sur le Parnasse.
C'était trop peu pour ta bonté,
Que ma jeunesse eût profité
Des leçons que tu m'a données ;
Tu portes plus loin ton amour,

Et tu veux qu'aujourd'hui mes dernières années,
De tes instructions profitent à leur tour.

Je fus ton disciple et peut-être
Que l'heureux éclat de mes vers
Eblouit assez l'univers
Pour faire peu de honte au maître ;
Par une plus sainte leçon
Tu m'apprends de quelle façon
Au vice on doit faire la guerre.
Puissé-je en user encor mieux !

Et comme je te dois ma gloire sur la terre
Puissé-je te devoir un jour celle des cieux !

Corneille avait été admis en 1647 à l'Académie française.

"Il était très bon académicien, dit à ce sujet Racine. Il aimait et cultivait nos exercices et y apportait cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies... De tous il était le plus modeste à parler, à prononcer même en matière de poésie"

JOSEPH DESROSIERS.

(A continuer)

LE CHATEAU DE TRELOR ⁽¹⁾

VII

(Suite)

René tombait du ciel. Etourdi de sa chute, il resta un instant sans répondre.

— Mon père, protesta Catherine, une pareille question en ce moment !.....

— Laisse-moi parler, fillette : ceci me regarde, interrompit Ferrand. Sa fille ne lui faisait plus peur : il était lancé. C'était si bon d'humilier un peu ces nobliaux qui pensaient lui faire beaucoup d'honneur en voulant épouser ses écus.

— Il y a évidemment, monsieur, dit René, un malentendu entre nous. Je ne me rappelle pas que vous m'avez jamais parlé d'abandonner ma carrière de marin.

— Parce que j'ai cru que cela allait sans dire ! Mais que diable ! ce n'est pas un état cela ! Vos appointements sont maigres, pour ne pas dire nuls... Et, au premier jour, vous pouvez attraper un boulet ou vous noyer dans un naufrage... Le beau régal pour votre femme et vos enfants ! Croyez-moi, jeune homme, il faut laisser ce métier-là aux meurt-de-faim.

— C'est votre avis ! fit ironiquement René, qui se sentait perdre patience. Devant cette apostrophe brutale à ce qu'il regardait comme l'honneur de sa vie, le sentiment de sa dignité lui revint. Il osa dès lors, pour la première fois, regarder sa mère, qui, impassible, sembla lui dire dans un sourire attristé : "Tu vois, mon pauvre enfant !"

— Tenez, j'ai mieux à vous offrir, poursuivit Ferrand. Donnez votre démission. Je vous mets à la tête de mes carrières de plâtre, avec 20,-

ooo francs de traitement, et je vous prends pour associé. Nous fondons la maison Ferrand, de Trélor et Cie.

Catherine s'avança frémissante vers son père.

—Vous ne pensez pas ce que vous dites? lui dit-elle d'une voix irritée, et lui posant la main sur le bras.

—Te tairas-tu, toi?... s'écria-t-il en la repoussant, furieux de la voir contrecarrer son projet. Ce ne sont pas là tes affaires!

—Vous ne comprenez donc pas, dit René se contenant à peine, qu'épousant Mlle Ferrand dans les conditions d'une pareille différence de fortune, je ne puis donner ma démission?

—Pourquoi pas?... Avez-vous peur de vivre aux crochets de votre femme? Mais, encore une fois, puisque je vous offre une somme de 20,000 francs par an que vous gagnerez par votre travail?... Est-ce de voir mon nom avant le vôtre dans la raison sociale qui vous offusque? Qu'à cela ne tienne!... Je suis bon prince, moi. Au lieu de Ferrand de Trélor, nous mettrons de Trélor Ferrand. Cela fera même mieux.

—C'est indigne! s'écria Catherine..... Elle se tut subitement devant un regard effrayant de son père, un regard de fauve qu'elle ne lui connaissait pas.

—Dites donc, monsieur, que vous voulez acheter mon nom, dit fièrement René.

—Et quand cela serait? répondit crûment le parvenu. Mes moyens me le permettent... Oh! soyez tranquille; je payerai comptant.

C'en était trop. La comtesse se dirigea lentement, sans mot dire, vers la porte. D'un geste son fils l'arrêta.

—Accordez-moi un seul instant, ma mère. Je comprends que vous ayez hâte de sortir d'ici.

—René! supplia Catherine...

—Excusez-moi, mademoiselle, c'est à votre père que je m'adresse... Monsieur, continua-t-il en se tournant vers Pierre Ferrand, je consens à croire que vous n'aviez nulle intention de me blesser par votre étrange proposition. Elle s'attaque à des sentiments intimes dont la délicatesse a pu vous échapper. Je suis venu ici vous adresser une demande que je vais renouveler en termes précis, vous priant d'y répondre de même. Sachez d'abord que je tiens à garder mon nom intact et ma liberté entière. Je m'appelle le comte de Trélor, j'ai vingt cinq ans, je suis officier dans la marine française, sans autre ressource que ma paie d'enseigne de vaisseau. J'aime Mlle Catherine, et j'ai l'honneur de vous demander sa main.

—Non, mon cher monsieur, répondit Ferrand un peu démonté par cette fermeté, mais ne lâchant pas prise. Je vous l'ai dit: donnant, donnant!..... Vous ne voulez pas?..... Vous n'aurez pas ma fille.

—C'est bien, monsieur, balbutia René... Je regrette... Il chancela,

s'accrochant de la main à un meuble pour ne pas tomber. Une lutte terrible se livrait en lui, mais, dans un suprême effort de volonté :

— Mademoiselle, dit-il à Catherine, vous entendez les conditions qu'au dernier moment m'impose monsieur votre père. Si profond que soit mon amour, vous avez le cœur assez haut placé pour comprendre où est mon devoir.

Puis, allant à la comtesse, qui debout, près de la porte, le regardait dans un sentiment de tendre admiration, il lui prit et lui baisa respectueusement la main.

— Pardonnez-moi, ma mère, de vous avoir imposé ce sacrifice et causé ce nouveau chagrin. Mais vous m'avez trop souvent montré, d'enseignement et d'exemple, le droit chemin de l'honneur, pour vous étonner qu'à l'épreuve je ne puisse m'en écarter d'une ligne... Venez.

Il salua ses hôtes, et prenant le bras de la comtesse, il disparut avec elle.

Et tandis que Catherine, muette de stupeur et de colère, restait comme hébétée, les pieds cloués au sol, le bonhomme redevenu fuyant et sournois comme devant, s'en allait à ses champs, se frottant les mains, et disant :

— Allons, allons, le tour est joué !... dans un mois, le fils Giraud pourra faire sa demande.

VIII

Trélor, le... 1882.

“ Accours, ma chère Clémence ! Viens vite à Trélor où je ne puis plus vivre sans ton amitié, sans une main qui me soutienne... Mon rêve, mon beau rêve est envolé... Mon mariage est rompu, et lui est parti.....

“ Quand je cherche dans ma pauvre tête brisée à me rendre compte de ce que j'éprouve, il me semble que j'ai été précipitée d'une montagne dont j'allais atteindre le sommet. Etourdie de ma chute, je reste inanimée, sans un projet, sans une idée... Et cependant, je ne puis demeurer en cet état..... Viens vite, ma chérie !

“ Comment cela s'est passé,.... je n'en sais presque rien. La rapidité de la foudre ! Vois-tu, cela allait trop bien, pour bien finir... Il avait vaincu les scrupules de la comtesse ; moi, de mon côté, j'avais persuadé mon père... Je le croyais du moins. Mais quand je l'ai entendu me dire oui si vite, j'aurais dû soupçonner quelque chose... Que veux-tu ? J'étais si sûre de mon triomphe !... J'ai péché par orgueil, j'en suis cruellement punie. Mon père avait son projet, dont il ne voulait rien me dire à l'avance, car il avait peur de moi comme toujours. Il savait

que je ne l'aurais pas approuvé. Aussi se réservait-il de poser ses conditions, le jour même de la demande... C'est ce qu'il a fait. Il a exigé que René quittât sa carrière, et mit son nom dans ses entreprises industrielles. Il l'a fait dans des termes qui ont blessé l'orgueil des Trélor : il a été... pardon du mot, brutal, oui, brutal ! René n'a vu là qu'une chose, c'est qu'on lui achetait son nom. Il a fièrement repoussé cette offre maladroite, et emmené sa mère, heureuse au fond, j'en suis sûre, de voir se rompre une alliance qu'elle n'acceptait qu'à contre-cœur.

“ Tu me diras : Tout espoir n'est pas perdu. Je l'ai cru ou plutôt j'ai voulu l'espérer. Je voulais amener mon père, étonné de ma douleur et, malgré tout, un peu honteux, à faire une démarche conciliante à la Chaumière. Il préférerait attendre quelques jours, par convenance disait-il. Et quand il s'est décidé, René était parti !..... Parti pour Brest et de là pour les colonies, pour l'Inde, je ne sais où..... Mon père, lui, le savait-il?..... En tout cas, c'est fini, va ! je le sens bien. . .

“ J'ai parfois des accès de rage..... Pourquoi voulais-je ce mariage en somme ? Est-ce que j'aimais M. de Trélor ?... Non ! Je te l'ai dit vingt fois, tu en es témoin. J'avais su le rendre amoureux fou, voilà tout. Où était le crime ? Aurait-il été bien à plaindre d'avoir pour femme une fille tournée comme moi, lui apportant deux millions dans son tablier de ménagère ? Et que lui demandais-je ?... De me dévouer à lui, le relever, lui restituer la fortune de sa famille, le rendre heureux enfin, et pour simple récompense de tant de bienfaits, rien que la clé de ce monde fermé, orgueilleux de privilèges détruits et jaloux d'une splendeur éclipsée !—Il vendait son nom ! disait-il— Eh bien, après ?.. Qu'est-elle donc pour eux cette valeur du nom, pour que rien ne puisse l'égaliser ?... Mais non, vois-tu, Clémence, nous n'obtiendrons jamais rien de ces gens-là. C'est une phalange impénétrable, où d'aïeux en petits-fils, on apprend dès l'enfance à ne pas desserrer les rangs.

Nous aurons beau accumuler les millions, sou par sou, par notre travail, nous aurons en vain la beauté, l'intelligence, la noblesse de sentiments qui vaut toutes les noblesses..... Tous nos efforts pour nous rapprocher d'eux se briseront toujours sur le mur de fer qui nous en sépare... Oh ! ce monde, je le hais.

“ Et encore... suis-je en droit de prononcer ce mot ?... Ah ! c'est là que tu vas voir toute ma misère !... Depuis ce malheureux jour où tout l'échafaudage construit par moi, lentement, pièce à pièce, s'est écroulé en cinq minutes, je ne me sens plus la même. Je m'interroge jusqu'au fond de l'âme ; je n'y trouve qu'un chaos de pensées encore confuses, contradictoires... J'aurais dû bondir sous l'outrage, n'est-ce pas ? Ma fierté blessée m'imposait le devoir d'oublier celui qui me sacrifiait à son orgueil ?... Non ! je le vois toujours là, relevant la tête, et de ses yeux,

si doux d'ordinaire, lançant un regard superbe, tout de surprise et de dédain, à mon père, qui, sans vouloir rien comprendre, développait toujours ses malencontreuses exigences..... Il était transformé..... Moi, je voulais parler et n'ai rien pu dire... J'étais écrasée !... Et si tu avais vu avec quelle grandeur simple il m'a saluée, et m'a dit un adieu dont j'ai saisi toute la douleur, puis, allant vers sa mère toute interdite elle-même, mais fière, j'en suis sûre, de le voir ainsi se révéler; lui demandait pardon et l'emmenait !... Ah ! cette scène !... Je vivrais cent ans que j'en pourrais toujours retracer le plus mince détail. J'en revois les péripéties, j'en répète les moindres mots ; la nuit, *je la joue* en dormant... Et quand je suis parvenue à secouer cet affreux rêve, je me rends plus calme, et par une sorte de mirage qui m'élève au-dessus des difficultés, des soucis et des chagrins de l'heure présente, je crois parfois toucher au but si longtemps visé, pour retomber au réveil dans l'implacable réalité.

“ Tu vois, ma pauvre amie, à quel point j'ai l'esprit malade ! Qu'est devenue cette brillante *Audace*, dont tu enviais tant la résolution, la force et la vaillance ? Je suis maintenant plus indécise, plus faible et plus timide qu'un enfant... Ah ! je veux te revoir, te parler ; j'ai besoin de toi... Quand viens-tu ?... ”

“ Plus que jamais ton amie,

“ CATHERINE.”

IX

Il n'était que trop vrai : René était parti. Devant les brutales conditions que lui avait posées Pierre Ferrand, la fierté de sa race s'était réveillée. En quelques minutes, un terrible combat s'était livré dans son âme entre l'amour et le devoir. Il avait bien vite compris qu'il ne pouvait ni imposer un nouveau sacrifice à sa mère, ni abandonner une carrière qui était, aux yeux du monde, la seule sauvegarde de son honneur en présence d'un tel mariage, mariage d'argent pour les indifférents et les sceptiques. Après un si grand effort de volonté, la réaction ne s'était pas fait attendre. Pris le soir même d'un violent désespoir, le jeune comte vit que l'absence était le seul remède à ce qu'il allait souffrir. La comtesse comprit la difficulté, le danger même de le forcer à rester. René écrivit sans tarder au ministère pour obtenir un embarquement, et le jour même, il était sur la route de Brest, son port d'attache.

Le départ précipité du marin avait bien attristé la petite colonie de la Chaumière dont il était la gloire et la vie. On peut penser le bruit qu'avait fait dans la contrée la rupture d'un mariage qui était la grande

nouvelle à six lieues alentour ; aussi la comtesse Hermine s'était-elle plus astreinte que jamais à ne pas sortir de son petit enclos. On avait raconté la scène passée au château de vingt manières différentes : Mme de Trélor n'avait daigné rien rectifier des variantes brodées sur un thème si fertile. Tout le monde ignorait la vérité, jusqu'au vieux Firmin, qui, d'ailleurs détestant les Ferrand, était au fond plus satisfait qu'il n'osait le faire voir, et expliquait la chose à sa femme par son mot ordinaire :

— Dans tout ça, vois-tu, il y a des mystères !

Et il complétait sa pensée en levant les bras et les yeux au ciel.

Seule dans le secret, la petite Marcelle cherchait à consoler la comtesse.

— Tout cela est peut-être heureux, lui disait-elle en s'asseyant d'un air câlin à ses pieds, lorsqu'elle la voyait rêver à la fenêtre. Le premier moment a sans doute été pénible, et j'ai même à ce sujet un gros pardon à vous arracher, je m'accuse d'avoir poussé à ce mariage. Ne m'en veuillez point, bonne petite tante. J'étais persuadée qu'il serait heureux. C'est vrai que vous aviez eu beaucoup de peine à consentir mais, une fois la chose décidée, votre juste fierté a dû se blesser de la rupture... Et voilà notre René parti, désespéré... Quand voudra-t-il revenir ? Dieu seul le sait !... Ah ! c'est très triste, j'en conviens ; mais en somme, tout à une fin. René reparaitra un jour guéri de son amour... Mlle Catherine sera mariée, et... ou sinon... eh bien, M. Ferrand aura réfléchi, sa fille l'aura persuadé, amené à composition, et ce noble plébéien daignera peut-être nous accepter sans conditions.

— Oh ! cela, jamais ! s'écria la comtesse, d'un ton d'indignation qu'elle prenait bien rarement. Si René revenait à ses premiers projets après le refus qu'il nous a fait essuyer, je ne le reverrais de ma vie. Et puis, ajouta-t-elle se radoucissant bien vite, qu'est ce que c'est pour une enfant comme toi, que tous ces raisonnements à perte de vue sur une question qui ne regarde que les grandes personnes ? Voyons, dis-moi tout, chère fille !

Et Mme de Trélor attirait Marcelle dans ses bras, lui parlant tendrement à l'oreille.

Laisse-moi lire au fond de ce bon petit cœur-là. Ne possède-t-il pas un secret dont toi-même ne te douterais qu'à moitié ? Et dans tous ces plans d'avenir que tu formes pour ton cousin, ne jouerais-tu pas un rôle plus important que tu ne veux le croire ?... Allons, un bon examen de conscience, bien sincère, ma chérie, et ne crains pas de m'en dire le résultat.

Marcelle avait rougi dès les premiers mots de Mme de Trélor sur ses véritables sentiments à l'égard de René, mais son sang froid lui revint vite. Elle embrassa la comtesse et se releva.

—Non, chère tante, dit-elle d'un ton ferme, ne cherchez pas si loin. Dans ce petit cœur-là, comme vous dites, il n'y a pas autre chose que tendresse et reconnaissance pour vous, amitié solide et franche pour René. C'est bien assez pour le remplir. A peine a-t-il souvenir de quelques petits rêves d'enfance, évanouis devant la réalité de la vie. Je l'ai plus vite comprise que bien d'autres cette réalité. Vous le savez je puis dire que mes yeux ne se sont ouverts que pour voir le malheur autour de moi. On vit double en ces cas-là ; on n'a guère envie de s'attarder. J'ai dix-huit ans d'âge réel, mais trente pour l'expérience, et, sans vous, je n'aurais pas connu même un jour de tranquille bonheur. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que je m'inquiète de ce que va devenir mon cousin en face de cette passion qui le ronge ? . . . Car, ce n'est pas fini, allez ! On ne guérit pas si promptement.

—Qu'en sais-tu ? dit la comtesse, en la regardant bien en face.

—Je le suppose, reprit-elle un peu embarrassée. Mais ce dont je suis sûre, c'est que dans tout ce que vous ferez pour le bonheur de René, je ne veux jouer que le rôle, déjà bien assez beau pour moi, de votre fille et de son frère . . . Quel autre pourrais-je remplir ? Je suis orpheline, sans fortune . . .

—Ah ! voilà ton secret, pauvre chère petite ! . . .

—Encore une fois, ma tante, je n'ai pas de secret . . . Nous finirions par nous disputer. Tenez, j'entends Nanette qui me cherche, sans doute ; je vais la rejoindre.

Et Marcelle s'esquiva, ne laissant guère la comtesse plus satisfaite qu'avant leur entretien.

Seule dans son petit salon, essayant vingt genres d'occupation, sans en trouver un qui pût fixer son esprit et distraire sa pensée errante, Catherine n'était pas plus heureuse. Elle boudait son père, qui, mécontent à présent de lui-même autant que de sa fille, passait la journée presque entière aux champs ou dans ses carrières. Le bonhomme comprenait trop tard qu'il avait fait fausse route, et que ce n'était pas en attaquant de front, comme il l'avait fait, les projets de Catherine, qu'il l'amènerait jamais à épouser son protégé Giraud. La tristesse régnait à Trélor aussi bien qu'à la Chaumière. Mlle Ferrand était dans le vrai quand, écrivant à son amie Clémence, elle se disait bien changée. Au lieu de cet air d'indomptable volonté et de fière conscience de sa propre valeur, c'était l'empreinte d'un chagrin sans trêve et d'un orgueil abattu que revêtait cette physionomie, d'ailleurs toujours régulière. L'ovale du visage s'allongeait, une pâleur mate en égalisait le teint. Les yeux, plus enfoncés sous la ligne pure des sourcils, lançaient parfois un trait de sombre fureur, puis le regard s'adoucissait dans l'expression d'une pitié attendrie. Elle restait souvent songeuse, immobile, comme sous le coup d'un événement imprévu qui la frappait de stupeur en interrompant le cours de sa fortune. Il se passait,

dans cette altière nature, une transformation radicale et comme une substitution, d'un être moral à un autre, phénomène que, dans l'ordre physique la science appelle *métastase*. Quel était le dieu créateur de ce nouvel état? Catherine aurait-elle bien pu le nommer? Cherchait-elle à se tromper elle-même, ou trouvait-elle un charme nouveau à bercer son esprit dans une mélancolie sans but? Si elle avait appliqué sa fermeté ordinaire à interroger son cœur, elle y aurait vite lu le nom de celui qui était la cause et l'objet de ses pensées. Trois minutes avaient suffi pour opérer cette métamorphose. Le jeune comte de Trélor, si doux si tendre, si soumis, s'était subitement relevé, dressé de toute sa hauteur. Ce n'était plus cet instrument maniable entre les mains ambitieuses de Catherine, c'était une puissance, peut-être supérieure à la sienne. Elle avait trouvé son maître.

Cette sorte de solitude entre un père tout à sa vie positive, et un grand-père infirme qui n'habitait même pas sous le toit de Trélor, convenait d'ailleurs, à cette tristesse que la jeune fille ne pouvait calmer qu'en l'endormant. Clémence Perrier, cette amie de pension seule confidente de ses projets et de ses peines, était accourue à son appel. Petite bourgeoise simple et paisible, ne voyant dans la vie que de grands devoirs et de petits bonheurs, elle n'avait rien compris aux aspirations grandioses et aux malheurs de titan foudroyé, dont Catherine lui faisait l'émouvant tableau. Elle la plaignait, cherchait à la consoler, la jugeait exaltée, même un peu folle. A son arrivée elle avait admiré les splendeurs de Trélor, mais en trouva bientôt le séjour monotone et triste. La rue des Blancs-Manteaux lui manquait; son mari, d'ailleurs, la rappelait énergiquement à son comptoir de mercerie en gros, pour l'inventaire de la fin du mois. Elle partit au bout de six jours, faisant bien promettre à son amie de venir la voir au jour de l'an.

— Nous tirerons les rois, en famille, dit-elle; cela te distraira, et tu nous resteras jusqu'à la fin du carnaval.

C'était encore à Mauvers, auprès de son grand-père, que Catherine supportait mieux la longueur de ses sombres journées. Elle prenait un austère plaisir à le soigner. Et quand elle l'avait bien installé dans son fauteuil, enveloppé de ses couvertures, et qu'elle avait réussi à transformer l'âtre en un énorme brasier, qui ranimait les membres grelottants du vieillard, c'était entre eux deux des causeries sans fin sur le passé. Car, par un phénomène souvent constaté, le père Jacques se rappelait mieux les événements d'il y a vingt ans que ceux de la veille, et le mariage projeté, puis rompu de Catherine, lui laissait peu de trace dans l'esprit. Adversaire déclaré, nous l'avons dit, d'une pareille alliance, il s'était réjoui d'en voir échouer la réalisation, mais tout cela était presque oublié. Le grand-père racontait donc, en détails

cent fois répétés le gros hiver de 1840, pendant lequel il passait la Loire en carriole pour aller au marché de Bourgueil, les battues au loup dans la forêt de Verrières, et l'inondation de 1856, qui avait ruiné en quelques jours tant de braves gens du pays. A tous ces récits, la mémoire du vieillard mêlait quelques traits fantastiques, et la jeune fille n'écoutant que d'une oreille, y trouvait un charme à laisser errer sa pensée flottante, comme celle d'un enfant que sa nourrice endort au murmure de *Peau d'Ane* ou du *Petit Poucet*.

A quelque temps de là un grave évènement vint apporter un changement complet dans la vie de Catherine. Comme elle rentrait de Mauvers un soir de décembre, à la nuit tombante, un homme à cheval arrivant au grand trot devant le perron de Trélor, venait chercher au plus vite Mlle Ferrand. Son père, parti de bonne heure pour la foire de Langeais, y avait arrosé de libations un peu trop répétées un marché qu'il y avait conclu, et saisi par le froid au sortir de l'auberge, était tombé frappé d'apoplexie, sur la place même de la ville. Tremblante d'effroi, Catherine fit atteler, et en moins d'une heure, arriva au chevet du lit où agonisait le malade, que le curé avait recueilli au presbytère. Ce fut inutilement qu'on tenta les moyens les plus énergiques, pour lui faire reprendre ses sens, Pierre Ferrand mourut au milieu de la nuit, sans avoir pu prononcer une parole,

Cette fin si prématurée prit Catherine au dépourvu. Certes, son père ne lui avait jamais témoigné une bien vive tendresse ; c'était un de ces hommes trop privés d'éducation et de finesse de sentiments, pour avoir pu supporter la prospérité qui lui avait matérialisé l'esprit et endurci le cœur. Elle eut pourtant un chagrin vrai, surtout le sentiment d'un profond isolement. Ne voulant renoncer à aucun prix au séjour de Trélor, elle tenta d'y amener son grand-père, mais inutilement ; le vieux Jacques éprouvait décidément une invincible répulsion pour le château.

Cette jeune fille de vingt-trois ans résolut donc, au mépris de ce qu'on pourrait dire, de vivre seule, avec sa vieille nourrice, dans cette superbe demeure. D'ailleurs, les formalités de la succession, la vente qu'elle sut réaliser à bénéfice, de l'établissement industriel de son père, l'occupèrent un temps et distrairent ses chagrins. Le printemps revint et avec lui les jours plus longs, la lumière, la sève réveillée partout sur la terre. Catherine entreprit de longues promenades à pied, témoin charmé du renouveau des êtres et des choses, de cette lutte entre la vie fécondante et la matière inerte. Elle parcourut en tout sens la forêt de Verrières, reportée sans cesse à cette nuit d'avril, où René, la reconduisant au retour de la noce de la petite Suzanne, lui avait parlé pour la première fois. Il faisait alors bon comme à présent : un temps doux, chaud, inspirant la langueur et provoquant la rêverie. Mais

quels sentiments différents agitaient l'âme et troublaient les sens de la jeune fille ! . . . C'est que l'amour d'un seul coup de sa baguette enchantée, avait fondu ce cœur de fer où parlaient maintenant tout haut les instincts méconnus de la nature et les droits vengés de la jeunesse.

X

Partie à l'aurore pour mieux jouir d'une matinée qui s'annonçait superbe, Catherine gagna rapidement ses bois favoris. L'air était calme, léger, la senteur fraîche de la rosée évaporée s'accroissait au voisinage du parc, du parfum des roses, et sous l'ombre déjà épaisse des massifs, le vert du gazon se piquait, dans les traversées obliques du soleil levant, des mille petits grelots blancs du muguet. Un sémillant concert de fauvettes et de pinsons s'éparpillait dans le ciel, rythmé au loin par les coups de clochettes des vaches allant au pâturage. Alerte et svelte dans une simple robe de grenadine noire qui dessinait sa taille ronde, un petit chapeau plat, sans ornement, posé sans apprêt sur ses cheveux de jais, avec cette complète absence de coquetterie, qui était un de ses grands charmes, la jeune châtelaine de Trélor repaissait ses regards de ce tableau matinal. Tout autour d'elle était riant, pur et reposé. A peine entrée dans la forêt, pour mieux pénétrer dans l'océan de verdure qui s'offrait à elle, Catherine, au lieu d'aborder la grande avenue, s'engagea à gauche dans un chemin de traverse sinueux, ménageant un nouveau point de vue à chacun de ses détours, et qui, au bout d'une demi-lieue, amenait à un petit étang perdu dans la profondeur des bois. La jeune fille s'arrêta. Si discrète qu'eût été sa marche, le bruit en avait inquiété tous les habitants craintifs de cette retraite. En face d'elle, sur l'autre rive, trois chevreuils, se désaltérant à travers les joncs, prirent l'éveil. Le brocard se levant fièrement, regardait d'un air insolent qui venait envahir ses Etats tandis que les deux chèvres allongeant le cou, baissant la tête, semblaient flairer de loin cette hôtesse imprévue et suspecte. Tous trois s'enfoncèrent enfin avec prudence, mais sans trop de frayeur, dans le taillis. Une troupe de halbrands, s'élevant l'un après l'autre des hautes herbes marécageuses, tournoya longtemps, avec des cris effarouchés, au-dessus de l'asile dont on la chassait, puis disparut derrière les cimes des grands arbres. Encore quelques frôlements d'animaux fuyant dans le feuillage, deux ou trois cris moqueurs d'un merle ou d'un geai s'envolant du fourré, puis tout murmure cessa. L'étang était désert, et le rivage solitaire.

Mlle Ferrand connaissait bien cet endroit. Il se nommait l'Étang-aux-Loups, et avait une mauvaise réputation dans la contrée. Il

passait pour hanté, surtout la nuit au clair de lune. Mais qu'y avait-il à craindre par cette lumineuse matinée de mai ? D'ailleurs Catherine était brave. S'asseyant sur un tertre, à l'ombre de quelques beaux chênes, et tout en contemplant cette scène muette, si éloquente pourtant dans sa majesté sauvage, elle avait laissé tomber son ombrelle à ses pieds, allongeait alternativement ses bras blancs sortant nus de leur courte manche noire, et cueillait d'un geste machinal, les campanules et les pâquerettes à sa portée, pour s'en composer un petit bouquet agreste.

Depuis combien de temps était-elle là, abîmée dans ses rêveries journalières ?... Elle se lève brusquement, cherche autour d'elle... Rien. Elle ne s'est pas trompée pourtant ; c'est une succession de coups sourds, répétés, comme frappant le sol... C'est le trot d'un cheval... Le subit frisson d'un pressentiment la saisit... D'où vient ce bruit ? Elle regarde anxieusement dans la direction d'une allée qui débouche là bas... et retombe assise, immobile, attérée. En face d'elle, de l'autre côté de l'étang, un cavalier arrêté sur son cheval tout en nage, semble chercher à se reconnaître, promenant ses regards en tous sens, les fixant enfin sur elle. La pauvre fille n'a pas relevé la paupière, mais elle en est sûre, c'est lui, c'est René. Hésitant quelques secondes, il prend vite son parti et tourne au bord de l'eau, foulant les grandes herbes au pas de son cheval dont Catherine les yeux baissés, le sein palpitant, entend le clapotage dans les roseaux. Il s'arrête à vingt mètres d'elle, met pied à terre, et s'avance d'un air timide, traînant sa monture par la bride.

—Mademoiselle, dit-il d'un ton sourd et tremblant, je vous ai reconnue... et je tiens à vous dire que le malheur qui vous a frappée pendant mon absence...

Sa voix se trouble, il se tait.

—Je vous remercie, balbutie-t-elle à son tour... Et levant les yeux, elle s'arrête aussi devant la silhouette élancée, pleine de distinction du jeune cavalier.

—Vous devez vous trouver bien seule, mademoiselle. N'avez-vous pas songé à vous rapprocher de vos parents... de vos amis ?

—Je n'ai d'autre parent que mon grand-père, reprit-elle un peu raffermie. Quant aux amis...—elle eut un sourire amer, — j'y crois peu. Je suis néanmoins reconnaissante des marques d'intérêt que l'on peut me témoigner, mais j'ai appris de bonne heure à vivre seule, et je ne cherche et ne désire le secours de personne.

Elle lui fit un léger salut auquel il répondit en s'inclinant.

—Excusez mon importunité et adieu.

Il s'éloigna lentement, sombre, en proie à une angoisse visible. Comme à l'entrée d'une allée, il s'apprêtait à chausser l'étrier, il vit, en

se retournant, Catherine appuyée debout contre un arbre, une main sur les yeux. Elle lui sembla défaillir. N'y tenant plus, il attacha vivement son cheval à une branche, et courut à elle.

—Catherine !... vous pleurez ?

Elle se redressa frémissante et voulut s'éloigner, marchant au hasard sous bois. Il la suivait, pas à pas, et d'une voix suppliante :

—Qu'avez-vous, Catherine?... Répondez-moi !...

—Je vous en prie ! murmura-t-elle, semblant l'éloigner d'un geste.

—Parlez-moi !

De peur de s'évanouir, elle revint vite, toute chancelante, sous le grand chêne qui l'avait abritée, s'y laissa tomber assise, les yeux fermés, les bras inertes. René restait debout, interdit, n'osant se mettre à genoux devant elle.

—Catherine !... Parlez-moi, je vous en prie, je vous en conjure !... Après avoir tant souffert loin de vous, suis-je assez malheureux, en vous retrouvant, de voir que c'est ma présence, mon retour, qui vous causent cette peine, et de ne rien pouvoir pour vous consoler?... Si vous consentiez à parler, un mot, un seul, suffirait peut-être à dissiper entre nous un dissentiment... Ce qui s'est passé l'an dernier...

Elle lui lança un regard qui l'arrêta net. Il y lut de la colère, du mépris, crut même y surprendre un sentiment de tendresse offensée.

—Ainsi, commença-t-elle d'une voix basse et vibrante, vous m'aimez, dites-vous ! Vous ne reculez devant aucun obstacle, naissance, fierté, de race, scrupules de fortune, opinion du monde. Votre mère résiste, vous la persuadez. Vous triomphez de tout ; les cent barrières qui nous séparent tombent l'une après l'autre devant votre amour ; vous parvenez jusqu'à moi comme les chevaliers, vos aïeux, conquéraient la dame de leurs pensées, en dépit de toutes les forces des hommes ou de la nature liguées contre eux... Et sur une phrase de mon père, devant une proposition,... faite mal à propos, je le veux, mais dont nous aurions eu si facilement raison !... votre orgueil se réveille, se révolte, et vous rompez brusquement, vous détruisez d'un seul mot tout l'édifice si patiemment élevé de notre bonheur !... Et pour rendre la rupture plus sûrement irrémédiable, vous partez, vous reprenez la mer comme ayant hâte de mettre un monde entre vous et moi, moi que vous aviez offensée, insultée par votre refus, et que vous abandonniez lâchement, oui, lâchement ! Et vous osez me rappeler ce cruel moment !... Croyez vous que je n'ai pas assez souffert, et est-ce pour cela que vous êtes revenu ?

ALEXANDRE ROCOFFORT.

(A continuer)

CONTES ET RECITS CANADIENS.

LE CADRE !...

“ Et moi je soutiens que la beauté n'est pas chose absolue, subjective, immuable ; qu'elle n'existe pas en soi ; que telle raison, tel milieu, tel site, donnent à ce qu'ils entourent un charme fugitif mais irrésistible ! Pour une femme, comme pour une toile, un marbre, un opéra, il faut un décor, un cadre !..... A la tribune, Mirabeau resplendissait ! Mettez donc la Venus de Milo dans l'arrière-boutique d'un revendeur, l'Antinoüs à l'étalage d'un pharmacien !..... Et si je ne craignais de faire honnir ma fatuité, j'ajouterais que, pour ainsi parler, j'ai, personnellement, d'excellentes raisons !—Vous les demandez ?..... Soit !... ”

.

Je n'avais pas encore quitté le petit séminaire de Québec. Aujourd'hui, je suis revenu de ces folles idées. Mais alors !... Oh ! alors, chérubin sans marraine, l'éternel féminin m'emplissait de mélancolies mystérieuses. J'éprouvais auprès des femmes un alanguissement extatique, une fascination inconsciente. J'avais sans cesse la tête emplie de quelque amourette, née de l'imagination seule, mais toujours prête à tomber dans le cœur, et je cherchais avidement celle qui devait en déterminer l'éclosion.—Imbécile, va !...—Pardon, mesdames.

Cette année-là, je quittai ma famille, durant les vacances, pour aller passer quelques jours chez un de mes camarades de classe, qui possède, près de Rimouski, une propriété charmante.—Jacques Mauroy était un brave garçon, un peu fou, que j'aimais comme l'on s'aime lorsqu'on a partagé la monotonie des pensums et les rigueurs du régime cellulaire. Très jeune ayant perdu sa mère, il avait toujours vécu à la campagne qu'il adorait. Son père, grand commerçant du pays, l'avait un peu laissé croître à sa guise, et il lui tardait, chaque année, de s'envoler

vers Rimouski, où les vacances s'écoulaient joyeuses entre quelques amis et... sa sœur.

Lorsqu'un véhicule assez primitif m'eut transporté du paquebot à la porte de la résidence de mon compagnon d'études, je me vis en présence d'une grande jeune fille, laquelle m'annonça fort délibérément que, son père étant en voyage, Jacques avait dû s'absenter pour le remplacer, mais qu'il ne pouvait tarder, et, qu'en attendant, on m'allait conduire dans ma chambre. Fatigue, étonnement ou timidité, je balbutiai quelques remerciements plus ou moins heureux, et je suivis la vieille servante qui faisait craquer l'escalier sous ses talons lourds.

J'achevais à peine de réparer le désordre de ma toilette quand la porte s'ouvrit violemment, et Jacques me serra dans ses bras. Les premières questions échangées ;

" Pardonne-moi, dit-il, de te recevoir ainsi. Mon père sera deux jours absent ; demain tu t'ennuieras, mais après, bonne et joyeuse vie ! Le gibier abonde ; j'aime à croire que tu vas donner à mes concitoyens une haute idée de ton adresse. Et puis nous allons être en famille ! Lucien et Emma arriveront samedi, et Frédéric, ton cher Frédéric, sera ici demain... Voilà qui va être charmant !... Ah ça ! mais !... je crois que tu te fais beau !... Est-ce pour les soixante printemps de Marguerite ? Ici, mon bon Georges, on vit comme il vous plaît. En attendant le diner, prends ton pantalon le plus...collégien, enfonce ce sombrero sur tes blonds cheveux, *Xanthe Menelue*, comme dit le bon sire Homerus, et avant que le soleil ait disparu, viens voir mon domaine. "

.

Volontiers, en France, on raille le méridional de son chauvinisme, des louanges exaltées qu'il prodigue à son pays. C'est peut-être un défaut de sa riche nature de ne pouvoir contenir cet enthousiasme. Mais comme on le comprend bien quand on a sous les yeux un spectacle comme celui qui s'offrit aux nôtres après quelques instants de marche ! Devant nous, une série de mamelons s'élargissaient en perdant de leur hauteur et se fondaient avec la plaine. Le long des plateaux, de grands carrés de champs dépouillés de leurs moissons empiétaient sur les forêts primitives. Partout se retrouvait cette lutte de l'homme contre la nature, sensible surtout dans cette partie du pays. A mesure que les coteaux se rapprochaient, les défrichements triomphaient des révoltes d'un terrain sauvage. Au loin grondait le St. Laurent dont les derniers éclats du soleil couvraient la surface d'innombrables paillettes d'argent. Les troupeaux harassés regagnaient les étables, les grillons unissaient leurs notes tristes aux appels effarés des oisillons. Un formidable silence étreignait la plaine, d'où montait la vague harmonie du crépuscule. Ce

spectacle, nouveau pour moi, m'avait si singulièrement ému, que lorsque nous revînmes, à travers les sillons desséchés, je me sentais l'âme tout assoiffée de poésie et d'amour.

.

Le diner fut charmant. Henriette, à qui j'avais été présenté comme le meilleur des amis et le plus gai des rhétoriciens, le présidait. O brutalité de la matière ! Le voyage avait à ce point développé mon appétit, que je ne songeai, une heure durant, qu'à me venger de mon abstinence. Je dus, cependant, confesser que j'étais musicien, Jacques m'ayant entendu chanter à diverses reprises. Le repas terminé, avant de regagner nos appartements, mon ami pria sa sœur de se mettre au piano. Elle y consentit sans minauderies et choisit une pâle mélodie de Gounod je crois, de cette école porno-mystique, qui me remplit d'indignation, moi, Wagnérien convaincu. Jacques accompagnait la ritournelle sur les bras de son fauteuil, attendant la dernière note. Je profitai de ces loisirs pour examiner la musicienne.

Je l'avais de trois quarts, et la lumière douce des bougies répandait sur son visage des demi teintes vacillantes. Elle n'était pas jolie. Ses traits étaient gros ; les lignes indécises ; les épaules affaissées ; ses cheveux noirs encadraient une tête mal distribuée. Ses yeux, mal fendus et ternes, portaient une expression d'ennui, que je n'hésitai pas à mettre sur le compte de l'horrible instrument. Néanmoins, l'ensemble ne déplaisait pas ; ce n'était point un visage ordinaire ; une de ces physionomies banalement blondes et correctes que les pensionnats confectonnent à l'envi. On pouvait ne la pas trouver à son goût, mais on était forcé de la regarder.

Le morceau s'éteignit. Je lui décernai quelques éloges courants, et vingt minutes après je rêvais au soleil couchant, à Jacques, au gibier que j'allais tuer, à tout, hormis à la pianiste.

.

Jacques avait raison, la semaine s'écoula délicieusement. Aux tintements argentins de l'*Angelus*, on partait, joyeux, pour ne rentrer le plus souvent qu'aux dernières lueurs du jour. Le pays était splendide, le gibier abondait ; M. Mauroy nous traitait en fils. Pourtant, au bout d'une huitaine, je voulus partir avec les autres. Mais Jacques s'y opposa, son père se joignit à lui, et, ma foi !... je cédai.

Au fond, je ne demandais pas mieux. J'aimais Jacques, mais l'amitié sincère est un peu égoïste, et je lui en voulais de n'avoir pu être tout entier à moi. Je désirai vivre quelques jours à ses côtés sans que nul

ne vint partager ses pensées. Par hasard, son père fut précipitamment appelé à Ottawa pour affaires, nous restâmes seuls. Ce furent trois journées délicieuses. Nous vivions dans une communauté intime d'affections, de désirs et de rêves ! Oh ! ces promenades inconscientes ! ces échanges de confidences ! ces songes de la vingtième année ! ces projets d'avenir grandioses ! Nous nous tracions une voie dont rien ne saurait nous distraire, où nous marcherions tous deux la main dans la main, car on va plus vite et plus loin appuyé sur le bras d'un ami. Et rien ne nous effrayait ! Illusions ! illusions ! que vous êtes douces à caresser, chères ombres ! et, lors même que vous nous échappez, rapides, quelle volupté de vous avoir serrées entre nos bras impuissants.

Mais, morbleu, je deviens verbeux, et voilà que je tourne à l'élégie quand je devrais être tout à l'idylle.

*
* *

Mon premier jugement sur Henriette s'était confirmé. Ce n'était pas une fille ordinaire. Très intelligente, la libre vie qu'elle avait vécue en pleine nature, avait favorisé l'éclosion de ses tendances. Elle tenait de l'homme en bien des points : franche, vive, hardie, presque entièrement dépouillée des préjugés et des ridicules de son âge et de son sexe, elle ignorait ces réticences, ces roueries, ces hypocrisies, bienfaits — avec tant d'autres — de l'éducation. Elle abhorrait les madrigaux et n'en commettait jamais ; comme elle avait toujours habité la campagne, elle était amoureuse et fière de son pays, au point de laisser voir le chauvinisme sous l'enthousiasme. Comme les filles du village, infatigable, elle parcourait les bois et les combes, ne reculant ni devant l'âpre chaleur du jour, ni devant le souffle mordant de l'automne naissant. Un jour, elle déclara vouloir nous accompagner à la chasse ; et le moins intrépide des trois ne fut pas celle — j'allais dire celui — qu'on pense.

Nous étions devenus bons amis ; en bien des points nos opinions différaient, mais ni l'un, ni l'autre, ne voulions faire de mutuelles concessions. Elle abordait franchement de vastes sujets ; et c'était merveille de nous voir dans le potager, ou sur les racines tortueuses d'un arbre, discuter, gravement, inflexiblement, beaux arts, littérature, éducation, sociographie, mariage, etc., rien n'était épargné. Ah ! nous avons semé là des théories bien remarquables ! — Un jour, je me rendis plus vite, et j'éprouvai un singulier plaisir à reconnaître et à proclamer sa victoire. C'était la première manifestation d'un sentiment dont je ne m'étais pas senti envahir . . . j'aimais Henriette.

*
* *

Oh ! passionnément !—Comment ?—Comme ça.—Pourquoi ?—Parce que.—Raisonnez donc l'amour ; expliquez-le ! Il est parce qu'il est. Il y avait trop longtemps qu'il couvait dans mon âme pour qu'au premier souffle il n'éclata pas. J'étais arrivé l'amour à la main prêt à en faire offrande ; l'autel était trouvé, voilà tout.

Cela était si simple que je n'essayai pas une minute de m'abuser. Il était trop tard. Seulement, je fis appel à tout ce que je pouvais posséder de logique, pour me démontrer l'inanité de mes soupirs. Je me convainquis mathématiquement de l'impossibilité d'une issue favorable. Tout nous séparait : âge, fortune, situation sociale, idées. Un élève de philosophie rêvant aux fiançailles, vous voyez cela ! Et, d'ailleurs, suffisait-il que je fusse amoureux ? Comprendrait-elle mes sentiments ? Les approuverait-elle, les partagerait-elle ? Mais je lui étais parfaitement indifférent ! Non ! non ! folies ! chimères ! Je me couchai très calme et résolu de partir au plus vite. Que dire ? J'avais été si maladroit, si brutal, ne craignant ni de la contrarier, ni de la railler, ni de la contredire, qu'elle devait m'exécrer. Au réveil, j'étais plus fou que jamais, et je ne pensais à rien moins qu'à attendre le retour de M. Mauroy pour lui faire part de mes intentions. Je voulais bien laisser à ma famille le soin de la demande en règle.

Mais elle ?... Mon exaltation tomba pour renaître plus vive. Elle ne m'avait rien dit, rien laissé deviner qui pût... mais ne s'était-elle pas aperçue de mon changement ? N'en avait-elle pas compris la cause ?... Qui sait si... de son côté ?... Mais oui !... D'ailleurs je saurais bien me rendre compte...

Le soir, sans un mot échangé, je n'avais plus de doutes. J'aimais, j'étais aimé... Ah ! mes amis ! vous en rirez peut-être, mais jamais depuis, en dépit de toutes les passions et de toutes leurs ivresses, jamais je ne me suis senti si heureux.

* * *

La fin des vacances était proche ; mes parents m'avaient impérieusement rappelé et je partais le lendemain. Partir !... Cette idée me remplissait d'angoisse. La suprême journée s'écoula tristement. Vers le soir, Jacques proposa une dernière promenade. Nous n'avions point fait cent pas, qu'un domestique arriva, effaré. Mathieu, le fermier de la métairie, gravement indisposé, faisait demander monsieur. Henriette et moi, nous continuâmes notre marche, au hasard. Je ne sais comment nous arrivâmes dans un petit kiosque de chaume, à l'extrémité de la terrasse, où, d'ordinaire, on s'abritait de la grosse chaleur. Il était cinq heures de l'après-midi. Comme au jour de mon arrivée le temps était magnifique. La vallée déjà s'endormait ; une douce brise caressait nos

têtes ; les bruits vagues du crépuscule emplissaient l'air. Nous nous taisions émus, recueillis, regardant sans voir, écoutant sans entendre ; tout à coup :

—Vous êtes souffrant, monsieur Georges.

—Non, mademoiselle... je suis triste.

—Triste ?... Et pourquoi ?

—Vous me le demandez ?

—Ah oui ! la rentrée. Eh bien, vous retrouverez Jacques. Vous vous consolerez tous les deux. Une année, surtout la dernière, est bien vite passée. Et puis, ajouta-t-elle en baissant la voix, vous reviendrez aux vacances prochaines.

—Je le veux bien... si cela ne vous déplaît pas...

—A moi !...

Je la regardai : Elle était charmante dans sa robe de drap bleu noir, la tête couverte d'une grande cape blanche, d'où s'échappaient de petites mèches brunes tordues sur la nuque. Je l'avais vue dix fois ainsi, sans la trouver jolie. Il me semblait ce soir-là que ses traits avaient une expression nouvelle. D'expirantes lueurs se jouaient sur son visage. La silhouette s'enlevait vivement sur la draperie sombre de la charmille. Elle empruntait à cette mâle nature une beauté vigoureuse ; elle semblait la Nympe de ces lieux.

Et voilà qu'au milieu du silence, voilà que moi, qui, tremblant et timide osais à peine la regarder tout à l'heure, je tombe à ses pieds, poussé par une force inconnue. Que lui dis-je ? Ah ! il me serait bien impossible de me le rappeler ! Mon cœur, à flots pressés, déborda. Tout ce que je sentais, tout ce que je rêvais, elle le sût. J'étais incapable de me modérer comme de feindre. C'était l'hymne éternel que je chantais à ses pieds. Certes, ma bouche novice balbutiait, mais quelle ardeur embrasait mon âme ! Et elle comprit vite que ce n'étaient point là de vagues phrases ! Elle voulait que je travaillasse pour elle ; que mes pensées et mes actes lui fussent consacrés ! Oui, cela vous paraît stupide maintenant, et à moi aussi !... Mais alors, que de majesté dans ces enfantillages ! Nous engageâmes notre avenir, pleinement, pieusement, à la face de la nature dont la douce harmonie nous semblait un murmure de solennelle approbation de Dieu.

.

Je commençai ma philosophie dans un état d'exaltation inouï. On s'étonna de mon enthousiasme, on m'en félicita ; on finit par le craindre, car il m'enlevait toute gaieté. Celle de Jacques, toujours fou, me choquait. Je lui faisais de vertueuses remontrances. Par lui j'avais des nouvelles d'Henriette qu'il tenait au courant de mes succès. Je

la vis une fois, à peine, assez pour me donner une ardeur nouvelle. Est-ce que je m'appartenais ?

Les vacances arrivèrent enfin. Mais il est une fatalité ; au moment où j'allais le rejoindre, Jacques fit une grave maladie. Lorsqu'il fut rétabli, j'étais à Montréal où l'on m'avait envoyé étudier le droit. J'espérais le revoir bientôt, quand j'appris la mort soudaine de M. Mauroy. Il laissait des affaires fort embrouillées, et, faisant abstraction de ses goûts personnels, son fils prit avec l'aide d'un oncle la direction des affaires. Je souffris cruellement de cette première séparation ; mais les lettres de mon ami relevaient mon courage. Je tins à rester digne d'elle. L'avouerais-je ? La mort de M. Mauroy, en diminuant les divergences de fortunes, me causait une réelle satisfaction. Je ne sais trop pourquoi, les vacances s'écoulèrent encore sans qu'il me fut possible de descendre à Québec, où, depuis leur malheur, les Mauroy s'étaient fixés.

L'année suivante, aucun obstacle ne m'arrêta. Enfin ! C'était au début d'octobre, une journée brumeuse et froide. A la gare, personne. Je me dirigeai vers la maison ; justement ces dames recevaient. Ah ! quelle émotion en montant l'escalier. M'aimait-elle toujours ? Que me dirait-elle ? C'était une grande personne, maintenant. J'évoquais le souvenir du petit Kiosque. Quelle joie de pouvoir lui dire : Me voici, fidèle à nos engagements, voulez-vous de moi ? . . .

On m'introduisit dans un salon fort sombre ; la nuit tombait, et les grands rideaux laissaient à peine passer une grise lueur. Entourées d'un cercle assez nombreux de visiteurs j'aperçus deux femmes : l'une âgée, jaune, froide ; l'autre . . . l'autre . . . c'était Henriette, mais changée, grand Dieu ! Je m'inclinai devant elle sans pouvoir prononcer une parole. La tante m'adressa quelques compliments de bienvenue, la nièce laissa tomber brusquement sa tête sur sa poitrine, me tendit la main, et, à bout de bras, serra la mienne toute tremblante, d'un mouvement sec. Il paraît que c'était la mode. Je demandai des nouvelles de Jacques : il allait bien ; une affaire l'avait retenu, mais il ne pouvait tarder. On me présenta comme un de ses amis intimes ; puis la conversation reprit son cours.

J'étais tellement saisi que je n'avais pas la perception bien claire de mon identité. Quoi ! c'était cette même Henriette, que . . . Et du fauteuil où je m'étais affaissé, j'écoutais, oppressé, hagard. La pièce avait un aspect singulier. Froide et sombre, on s'était efforcé d'appeler l'art au secours de la nature. Le mobilier était riche, mais lourd et d'un goût douteux. Des fleurs et quelques plantes grasses devaient jeter une note gaie dans ce solennel ennui ; mais les pauvrettes languissaient loin du soleil, et leur mine lamentable ajoutait encore à la tristesse des lieux. Il y avait là deux ou trois dames, leurs filles, et

quelques jeunes gens, des amis de Jacques. Le tout appartenait à la classe aisée, ce produit hybride des artisans et de la riche bourgeoisie, qui n'a que les défauts de celle-ci sans posséder les qualités des premiers. L'entretien n'avait rien de transcendant. On passait avec une aimable facilité de la réception du lieutenant-gouverneur au sermon de la veille. Un des jeunes gens, un négociant en farine très distingué, me parut s'occuper beaucoup d'Henriette. Un autre s'était longtemps préparé à la médecine sans pouvoir être reçu. Ils paraissaient fort au courant des faits divers. Une petite blonde, à mine évaporée, l'œil louché, vers une glace, rajustait les bandeaux de ses cheveux.

Et au milieu de tout cela, Henriette, tranquille, souriante, remplissait consciencieusement son rôle de maîtresse de maison. Les traits étaient toujours durs, ses formes lourdes. Son œil ne jetait plus ces vives lueurs qui l'illuminaient jadis. Elle avait perdu les grâces de la jeune fille sans acquérir les beautés plus robustes de la femme. Elle avait dans l'attitude des poses prétentieuses, dans la voix des inflexions étudiées à une piastre le cachet. Cette pièce froide, ces meubles criards, ces fantoches aux ficelles mal dissimulées, elle semblait avoir toujours vécu parmi eux, n'avoir jamais eu d'autre cadre. J'étais muet, anéanti : Mon idéal s'envolait, et je n'avais pas la force de me cramponner à lui. J'avais envie de fuir, de lui jeter mon horreur à la face, et je n'osais. La douleur annihilait la colère. Au milieu d'un silence j'entendis sa voix molle dire à l'une des poupées qui prenait congé : " Ah ! que tu es heureuse d'aller à leur bal, ma chère ! tu me conteras tout au moins !" — Oh ! qu'elle était laide !

E. L. C.

BIBLIOGRAPHIE.

JULIANA!

Nous commencerons très probablement dans un de nos prochains numéros un roman canadien encore inédit.

Juliana, tel est le titre de cette œuvre pleine d'intérêt à laquelle tout présage le plus grand succès.

Juliana est une infortunée que son mari a abandonnée. Le cas n'est malheureusement ni nouveau ni rare parmi nous.

L'auteur nous montre à quelles luttes terribles, à quelles angoisses incessantes la pauvre abandonnée est exposée.

C'est une situation cruelle que celle où se trouve son héroïne, et cependant elle n'oublie pas qu'elle a juré fidélité à celui dont elle porte le nom, elle tient son serment noblement, simplement. Elle prie, et Dieu qui entend toutes nos prières lui envoie le calme et l'apaisement.

C'est là, on le voit, une œuvre morale. Ajoutons qu'il est impossible après l'avoir lue de conserver le moindre doute.

Ce récit n'est pas une fiction, c'est une triste et saisissante réalité.

Tout ce que nous raconte l'écrivain érudit, qui se cache sous les initiales E. L. J. (un français, connu jusqu'ici surtout par ses poésies, M. Georges Gellé,) est vrai, rigoureusement vrai. On le sent du reste.

La femme, dont il nous raconte les souffrances, existe.

L'auteur l'a rencontrée, il la connaît et nous la montre telle qu'elle est, telle que la peuvent voir ceux qui vivent à ses côtés.

Son travail, sous ce rapport, surtout, est véritablement remarquable, il dénote un talent d'observation surprenant, une profonde connaissance du cœur humain et de ses faiblesses.

Ajoutez à cela un style châtié, élégant, plein de force et de naturel, et vous aurez une faible idée de cette œuvre qui obtiendra, nous n'en doutons pas, le plus grand et le plus légitime succès.

LITTRÉ ET CARO ;

OU

LE POSITIVISME ET LE SPIRITUALISME AUX PRISES.

Dans le monde où règne l'idée, l'apparition d'un livre de M. Caro est toujours un événement. On sait que ce penseur éloquent, doublé d'un écrivain, ne signe rien qui ne soit de main d'ouvrier. L'œuvre dont nous allons parler, et qui date des derniers jours de 1883, ne trompe point cette attente. Elle ne peut qu'ajouter à la faveur dont jouissent les travaux du célèbre académicien.

M. Caro a pensé, cela est évident, qu'au milieu du grand trouble où se débattent les consciences, l'heure était propice aux plus hautes et légitimes revendications de l'âme humaine. [Contre la science positive, cette souveraine du jour, il s'est levé, agitant la bannière du spiritualisme ; des principes remis en question il s'est fait une arme, et pied à pied, disputant le terrain à celle d'où l'on veut qu'émane désormais toute lumière, il l'a forcée, sous l'étreinte de son implacable logique, à regarder du côté du ciel. Honneur à lui !

Aujourd'hui la science brutale, ne reconnaissant d'autre sceptre que le scalpel, prétend localiser la pensée dans la substance nerveuse ; aujourd'hui les restes d'un homme de bien et le cadavre d'un supplicié, égaux devant le bistouri, passent sous le niveau des mêmes méthodes expérimentales ; aujourd'hui, sans souci de la majesté de la mort, les grands prêtres du positivisme, courbés sur leurs tables de dissection, recherchent à travers les circonvolutions d'un cerveau minutieusement pesé, ce qui a bien pu tenir de phraséologie vaine sous le réseau de la triple enveloppe . . . Honneur à lui, donc, pour son courage. Honneur à lui, car l'instant d'une telle passe d'armes est merveilleusement choisi.

De quel limon la doctrine triomphante pétrira-t-elle la nouvelle humanité ? De quelles lueurs prétend-elle éclairer sa conscience ? Par quels trésors tangibles lui sera-t-il donné de remplacer le cortège soi-disant chimérique de nos illusions perdues ? Telles sont au fond, sinon dans la forme, les interrogations dont M. Caro serre son redoutable antagoniste. Et pour l'atteindre plus sûrement, il va, champion hardi, chercher l'ennemie vers les hauteurs où son inviolabilité croit se couvrir de l'égide d'un nom. C'est là qu'il lui plait d'engager la lutte, dans le rayonnement non encore obscurci du philosophe qui, incarnant le système durant sa vie, le fait bénéficier, même après lui, des respects dûs à une austère personnalité.

De là, le double titre du livre de M. Caro édité par Hachette à la fin de 1883 : *M. Littré et le positivisme.*

M. Littré !... pour la grande masse, il faut le dire, ce nom représente surtout l'auteur du *Dictionnaire*, et aussi l'inventeur de cette genèse non moins bizarre que peu flatteuse, d'après laquelle l'homme descendrait directement du singe. Ajoutons que plus d'un de ceux à qui il advint d'apercevoir le savant, se sentaient un peu embarrassés de contredire à cette théorie. On se représentait volontiers le petit vieillard pelotonné sur une branche de son arbre généalogique, croquant à belles dents quelques débris savoureux de théologie.

C'est un autre Littré que montre M. Caro. Sans doute, il n'oublie pas et ne pouvait oublier l'infatigable ordonnateur de ce monument immense, élevé aux clartés de l'Histoire, pour assurer à chaque mot de la langue, "son état civil tout entier, dans le présent et dans le passé." Par quelques pages fort curieuses il nous fait assister aux menus détails de ce labeur herculéen qui suffirait à la gloire de plusieurs, labeur mené à fin en moins de quinze années, parmi toutes les vicissitudes de la guerre, de la commune et d'une pire ennemie, la vieillesse malade et chagrine.

Tel Cuvier reconstituait avec quelques vertèbres retrouvées, le squelette d'un animal antédiluvien : ainsi l'éminent biographe de M. Littré, s'aidant de notes, de fragments, de préfaces, de confidences recueillies çà et là, parvient à remettre sur pied son... homme, et, tâche infiniment plus délicate, réussit presque à nous le faire aimer. La figure ne pouvant être agréable, il l'a fait sympathique ; peintre généreux, il s'attache à nous le rendre sur les propres indications du modèle. Il nous montre cette singulière puissance du chercheur déjà en germe dans l'enfant, développée sous les influences d'un milieu spartiate. Chez ce laborieux, en effet, la vie tout entière ne fut que la mise en pratique des traditions de famille. Né d'un sang républicain dont thermidor voulut voir la couleur, Littré n'a jamais failli à son origine. Dans la poussière des gouvernements qui s'écroulent et s'élèvent tour à tour, républicain il était, républicain il reste, — mais républicain parlementaire, rigide à lui-même, facile aux autres, ennemi des persécutions de quelque part qu'elles viennent, partisan d'une justice égale pour tous, tolérant dans le choc des opinions, laissant luire à son propre foyer le doux reflet du christianisme dont il ne veut d'ailleurs ni se réchauffer, ni s'éclairer. Bel exemple à suivre par tous ses compatriotes et par ceux des nôtres qui se disent libéraux et se montrent friands de liberté !... mais pour eux seuls ! Ainsi nous le voyons grandir, ayant sucé le lait des forts au sein d'une mère qu'il adore et que, morte, il pleurera presque jusqu'à en mourir. Déjà, avant cette épreuve, dans une de ces heures de découragement que n'évitent pas les plus fermes, il hésite entre le suicide et le mariage : le mariage l'emporte sur le suicide, cette lâcheté qui constitue un crime. Il se marie et fait bien. Sa compagne,

et, plus tard, une fille issue de leur union, deviennent les associées de son labeur ; elles lui rendent l'existence plus sereine, en l'illuminant de leur pieuse affection. Voilà pour la part du cœur ; le reste, nous apprend M. Caro, est au travail. Et quel travail ! de jour et de nuit, sans trêve, infatigable dans son universelle curiosité, fouillant les textes, s'assimilant les langues, laissant sa trace féconde dans les annales de la médecine comme dans les journaux et revues scientifiques. La santé est débile, la volonté de fer. En entendant énumérer ses efforts et leurs résultats on se demande, rêveur, si c'est bien là l'œuvre d'une seule existence. Il n'est pas jusqu'à la poésie que M. Littré ne prétende atteindre, d'une aile moins puissante, il est vrai, qu'ambitieuse, si l'essor ne l'emporte jamais au dessus du niveau de la strophe qu'on connaît. Les honneurs ne manquèrent d'ailleurs point au soir de sa vie. Comblé serait peu dire, il en mourut accablé.

En somme, liseur assidu, non artiste de premier jet, gâtant parfois pour vouloir trop polir, "organisateur plutôt qu'inventeur," selon la définition de M. Caro, mais nourri de la moëlle des génies de haut vol, mais n'ignorant rien de ce que peut savoir l'homme, tel est celui qui, l'un des premiers, ayant salué Auguste Comte comme un bienfaiteur de l'humanité, devait recueillir l'héritage de sa doctrine pour en faire ensuite son bien propre. C'est à titre d'héritier du positivisme, dont il devint la personnification illustre après l'avoir refondu à son creuset, que M. Littré se voit pris à partie par l'un des chefs reconnus de l'école spiritualiste. Seulement, avant d'entrer en lice, notre chevaleresque polémiste s'est complu à faire connaître, sous son meilleur jour, le tenant avec lequel il se propose de rompre une lance. Et c'est ce qui explique l'intéressante étude par laquelle débute son travail—cent pages résumées ici en cent lignes, à notre regret et au plus grand dommage de tous les lecteurs de cette Revue, qui savent avec quel charme expose le brillant professeur, et de quelles séductions de forme l'écrivain qui est en lui se plaît à revêtir les arêtes vives de sa pensée.

*
*
*

La seconde partie du livre de M. Caro dont nous parlons, de beaucoup la plus développée, est tout entière consacrée à la discussion. M. Caro y apparaît dans l'éclat de ses multiples aptitudes. Après un exposé rapide de la doctrine d'Auguste Comte,—ce puissant remueur d'idées, qui se manifesta par une brochure modeste et s'évanouit dans l'auréole du pontife,—il nous montre M. Littré, d'abord disciple, perfectionnant ensuite le maître, pour s'y substituer enfin. Comte avait pris, pour base de ses spéculations, la science de M. Littré qui, nous l'avons dit déjà, n'est pas un génie créateur, s'approprie l'idée, mais en

l'allégeant, par un contrôle sévère, de tous les *ægri somnia* dont, vers la fin de sa vie, l'initiateur s'était plu à l'envelopper. Chez lui, au premier enthousiasme avait succédé la réflexion. Il avait reconnu des lacunes, des erreurs : il s'efforça d'y parer.

Envisagée sous ses grandes lignes, la philosophie de la nouvelle école tient dans ces deux propositions : exclure la métaphysique, réduire la connaissance à la science positive, qui doit suffire à tout. Le programme est simple, comme on le voit ; pas assez encore, semble-t-il. Ecoutez plutôt :

"... En adoptant le nom du positivisme comme un mot d'ordre, dit M. Caro, la plupart de ceux qui s'y rallient ont singulièrement simplifié la doctrine. Ils l'ont réduite à cette question qui me paraît être la suprême transformation qu'il doit subir, et qui, sous cette forme renouvelée et plus saisissante pour la masse des esprits, pourrait bien être la question la plus grave de ce temps : " La science (et par là il faut entendre, dans les habitudes du langage nouveau, la science positive) ne suffit-elle pas à donner à l'homme tout ce qui lui est nécessaire, aussi bien dans l'ordre idéal que dans l'ordre industriel et physique ? Qu'avons-nous besoin d'autre chose ? Et à quoi bon nous troubler l'esprit de vains reflets et de lueurs trompeuses quand nous avons là, sous la main et sous les yeux, la source inépuisable des clartés qui ne trompent pas, l'expérience sensible et le contrôle indiscutable dans la vérification des faits ? Le principe de toute certitude, le critérium de toute évidence, tout est là. Que voulons-nous de plus ? "

Et, dans un beau mouvement d'éloquence, répondant à ces points interrogatifs, M. Caro de s'écrier :

" Vraiment, cela suffit-il ? Peut-on croire, en effet, que la science positive satisfasse toutes les aspirations de cette noble ambitieuse, la pensée humaine ? Quel domaine limité, étroitement mesuré, impossible à maintenir dans ses strictes limites, que celui de l'expérience positive ! ...

Non, cela ne suffit pas ; l'auteur de cette apostrophe a raison et il le prouve. Dans des pages que traverse le souffle d'une vigoureuse et impitoyable logique, il démontre victorieusement l'impuissance de la science positive pour toutes les recherches ayant trait aux phénomènes de l'esprit. La psychologie et la morale, notamment, la trouvent désarmée : sur toutes questions s'y rattachant, son flambeau fuligineux ne projette que de vaines clartés. Malgré ses efforts, son talent, son âme, M. Littré ne peut arriver à les constituer scientifiquement. Il le sent, et il s'en attriste. Sa sensibilité personnelle éclate parfois, brisant le moule de la froide doctrine. Les régions mystérieuses l'attirent. Tandis que d'autres se bornent — méthode facile — à supprimer de tels problèmes, lui, selon l'heure, élève ou plonge son regard vers l'inaccessi-

sible ou l'insondable. Il reconnaît un infini « qui touche et borde de tous côtés nos connaissances, » et il écrit cette phrase mélancolique qui, bien que non rimée, vaut mieux que ses poésies :

“ C'est un océan qui vient battre notre rive et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile, mais dont la claire vision est aussi salutaire que formidable. ”

La conclusion est qu'il ne faut point s'aventurer sur cette mer inconnue ; navigateur timide, il jette l'ancre au roc de la science et renonce à l'espoir de toute découverte. Mais alors, nous servant de l'heureux emprunt fait par M. Caro à une formule du droit romain, ne sommes-nous pas autorisés à constater là une *diminution de tête* pour l'esprit humain ? Mais alors, ayant jeté par dessus bord Dieu, l'âme immortelle, l'absolu devoir, tout ce lest idéaliste transmis de Platon à Bossuet, en passant par Leibniz et Kant, — comment le remplacerons-nous ? Lorsque l'homme se sera mis à la place de la Divinité, quel encens se brûlera-t-il à lui-même ? Et alors enfin, selon le titre à effet d'un livre de William Mallock fort en vogue en Angleterre : *Is life worth living ?* “ La vie vaudra-t-elle la peine d'être vécue ? ”

Oui, répondent les positivistes. Aimer, connaître, servir, voilà les satisfactions de l'âme, les véritables *vivendi causae*, le triple terme de la satisfaction humaine. Au lieu de l'individu, le genre humain ; la félicité sociale au lieu du bonheur individuel.

Pure utopie ! La compensation bonne peut-être pour quelques grands cœurs, devient nulle au regard des âmes médiocres qui sont la monnaie courante de ce bas-monde.

“ ... Nous sommes toujours tenté, dit M. Caro ; d'arrêter M. Littré et de lui demander comment, réduit aux phénomènes qu'il voit et qu'il constate scientifiquement, à l'aide de ces données strictement positives, il peut se forger de tels rêves de félicité au milieu des misères et des luttes de l'heure présente, et se construire ces palais magiques où habite une humanité transfigurée, ces *templa serena*, œuvre d'un poète et d'un rêveur ? ”

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'avec la doctrine positiviste la vie demeure décolorée. Du ciel fermé nul rayon ne descend plus sur elle. Que voulez-vous que devienne la pensée, si vous la découronnez de ses plus superbes audaces, si, pour employer l'énergique expression du brillant académicien français, vous supprimez *ces coups d'Etat de l'homme sur l'Inconnu* ?

“ Heureusement, ajoute M. Caro, la source inconnue n'est pas tarie d'où sortent les belles et bonnes âmes ; elles naissent ici et là, souvent en contradiction flagrante avec les systèmes qu'elles doivent inaugurer dans le monde, et ce sont ces âmes-là qui sauvent l'humanité de la logique. ”

En dépit de cette espérance, la conclusion du livre est attristée. Après avoir souhaité que la lutte des nouvelles idées contre les anciennes reste dans la conscience et ne descende pas dans la rue, l'auteur craint qu'en tout cas le triomphe du positivisme ne fasse perdre à la vie son prix élevé. Dès l'instant qu'il n'y a plus *d'au delà*, le dévouement, vertu de dupe, disparaît, et, du même coup aussi, l'exaltation de l'honneur et de la conscience. Scrupules, remords, rêves ou chimères, adieu ! " Il se formera ainsi une race dure, pratique, calculatrice, positive à outrance dans le mauvais sens du mot. " Et ceux-là souffriront qui seront restés fidèles au culte de l'idéal. Comme au déclin des philosophies antiques, le suicide reprendra faveur. *Les irréconciliables de la vie* sauront retrouver le tronçon de l'épée qui servit à Brutus ou à Caton, et, sur la foi de ces désespérés, ils se jetteront dans les bras de la mort.

Eh bien ! non. Que le maître, à son tour, nous permette de faire nos réserves. Ici, le tableau nous semble poussé au noir. Sans doute, le vent de l'erreur passe sur notre époque ; un inexplicable vertige saisit les intelligences et les rejette du côté de la terre, quand elles voudraient s'élancer vers l'infini. Une partie de ceux qui ont mission de nous conduire ont arraché de la boussole l'aiguille directrice. La vérité les offusquait : ils l'ont renvoyée à son puits, noyant au plus profond de l'eau les fragments brisés d'un miroir où ils avaient honte de se reconnaître. Rien de plus strictement exact. Mais de ce que l'orage souffle, faut-il en conclure que nos croyances doivent être déracinées ? Abandonnons M. Littré aux enchantements relatifs de la psychologie cérébrale et de son *psycho-chimisme*—un bien joli mot que Molière eut revendiqué pour ses Purgon et ses Diafoirus ! Laissons ses disciples croire à une matière organisée capable d'atteindre à des fins ; que ces dévots des croyances laïques—mais non encore obligatoires, même en France, Dieu merci !—honoront de leur culte une doctrine qui, viciée dans sa semence, ne peut produire que des tiges desséchées . . . L'âme de l'univers n'est point destinée à périr pour autant ! La conscience parle plus haut que la substance nerveuse. Plus haut que la nature égoïste et étroite, sur les réalités nues, longtemps encore de ses grandes ailes planera l'esprit. Au-dessus de leur République scientifique, il y aura toujours le Royaume des cieux.

M. Caro, malgré de légitimes tristesses, ne nous semble d'ailleurs pas éloigné de se rallier à notre opinion, lorsque de sa plume—telle une flèche de Parthe—il lance cette raillerie barbelée qui clôt le débat :

" Il en sera ainsi jusqu'au jour où quelque penseur hardi s'avisera qu'il y a quelque chose au-delà de la physique et de la chimie, et, par un coup de génie inattendu, découvrira l'âme et Dieu. "

Ce jour-là luira peut-être plus tôt qu'on ne pense.

Tel est, résumé à larges traits, le livre que nous n'avons pu que feuilleter avec vos lecteurs et qui mérite d'être suivi ligne à ligne. A qui le fera nous promettons une délicieuse sensation de rafraîchissement. C'est une de ces fortes études dont on revient affermi dans sa foi, retrempé pour les hasards de la bataille. Jamais, le penseur de haute envergure dont s'enorgueillissent deux académies n'a été plus maître de l'idée, mieux servi par l'expression. Jetant, à pleins rayons, la lumière sur les diverses faces d'un sujet qui a ses obscurités, il a su, sans rien lui enlever de sa précision, dégager la langue des formules abstraites qui effrayent et qui rebutent.—L'œuvre est telle qu'elle peut être goûtée de ceux-là même qui ne tiennent pas bureau de philosophie. Les sentiers par lesquels nous guide l'auteur sont loin d'être arides : la poésie n'en a point été bannie, sans y épandre quelques fleurs, et le reflet des dogmes consolants dont, depuis tant de siècles, vit le monde, les illumine partout de ses pures clartés.

GALUS

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE :—Système des poids et mesures en Chine.—Utilisation de la chaleur solaire.—Découverte de mines de fer dans le Nord-Ouest.—Prix des cablegrammes.—La Drosère, plante insectivore.—Bibliothèques publiques de Paris.—L'orgue monumental du Trocadéro.—Nouvelles tours de Babel.—Poissons chanteurs.—Manufacture du tabac en France.—Téléphone.—Tonneau monstre.

Rien n'est nouveau sous la calotte du ciel, et les Chinois semblent nous avoir devancés de longtemps dans les arts et dans les sciences. Aux temps reculés où l'Occident était plongé dans les ténèbres les plus épaisses de la barbarie, la civilisation la plus avancée régnait dans l'Extrême Orient, en Chine, au Japon, aux Indes.

De tous les systèmes de poids et mesures en usage jadis, ramassis informe des incohérences les plus absurdes, les plus arbitraires, est sorti en France, en 1792, le système métrique, système admirable, basé sur la nature immuable et sur la numération décimale, dont toutes les branches se rapportent à une unité unique, l'unité de longueur, le mètre, prise dans la nature elle-même. Cette unité est en effet la quarante millionième partie du méridien terrestre. La simplicité de ce système, sa stabilité, résultant d'un point de départ naturel, rationnel, forme toute sa valeur.

Eh bien ! le système français a été devancé de quarante siècles par les Chinois, dans la voie d'un système des poids et mesures basé sur une unité unique et naturelle et sur la numération décimale ; et ce qui n'existe pas dans le système métrique, c'est la relation intime qui existe entre les poids et mesures et l'échelle tonique, c'est que cette échelle est elle-même le point de départ de tout le système. L'histoire de l'origine du système chinois tient un peu de la légende, mais il est facile d'en déduire les faits réels.

Sous l'empereur Hoang-ti, qui régnait en Chine au vingt-septième siècle avant Jésus-Christ, il y a de cela 4600 ans, le philosophe Lyng-lun fut chargé de compléter le système musical, qui avait été découvert deux cent cinquante ans auparavant, et surtout de fixer les règles à suivre pour la fabrication des instruments. Matériellement il devait commencer par choisir le bambou qui était déjà employé depuis long-

temps comme diapason. En conséquence, il se rendit lui-même dans la province de Siyung, située au nord-ouest de l'empire, où, sur le versant nord d'une chaîne de hautes montagnes, croît une espèce particulière de bambou qui, à cause de l'uniformité de sa texture ni trop dure ni trop molle, convenait essentiellement pour la fabrication des instruments à vent, et surtout pour l'établissement d'un instrument étalon. Il coupa un pied et l'essaya.

La tradition rapporte que l'instrument donna le même son que sa propre voix quand il n'était excité par aucune émotion, et en même temps, le bouillonnement des eaux du grand Hoang-ho, ou Fleuve-Jaune, qui coulait dans les environs, rendit le même ton. Pendant les expériences, l'oiseau fabuleux Fung-Hiang, accompagné de sa femelle, vint se percher sur une branche voisine, et tous deux commencèrent à chanter. Or, dans ce chant, chacun des deux oiseaux fit entendre six notes séparées. Ces notes sont appelées dans l'échelle du système, inventé par Lyng-lun, les six notes mâles, ou graves, et les six notes femelles, ou aiguës. D'ailleurs, la note inférieure grave correspondait avec le ton obtenu par le philosophe lui-même et rendu avec fidélité par les eaux du Fleuve-Jaune. Alors Lyng-lun essaya de reproduire l'échelle entière sur son instrument, ce à quoi il réussit avec un plein succès.

Il s'agissait maintenant de fixer les règles pour déterminer la longueur des instruments, de manière qu'ils pussent être construits dans n'importe quel lieu. Mais ici se présentait une grave difficulté ; il n'existait aucun mode rationnel pour la comparaison des mesures de longueur ; et admettant la longueur de l'échelle phonique sur l'instrument, on ne pouvait guère s'en rendre compte d'une manière absolue, n'ayant aucun multiple ou sous-multiple pour établir la comparaison. La difficulté que Lyng-lun rencontrait le conduisit à la résolution du problème. Il conçut de choisir comme points divisionnaires de l'échelle, les dimensions d'une graine de semence, et il s'agissait d'en trouver une qui se fit remarquer surtout par sa dureté et son uniformité. Il s'arrêta à une espèce de millet, le *sorghum rubrum*, dont la graine a une couleur brun-foncé, la graine de cette espèce a l'avantage d'être plus dure et plus uniforme que celle des autres espèces, et elle a une forme légèrement elleptique parfaite. Les graines du sorghum rubrum ayant été placées sur toute la longueur de l'échelle tonique, bout à bout, dans le sens du grand axe, il se trouva que 81 graines remplissaient exactement tout l'espace ; d'un autre côté, en rangeant les grains de la même manière sur le tube, mais dans le sens du petit axe, il en fallut exactement 100 pour remplir l'échelle. C'est ainsi que les divisions 9×9 et 10×10 se rencontrèrent exactement. Suivant la division ainsi obtenue, la longueur de l'échelle fut appelée *pied musical* ou *pied*

linéaire, ce dernier étant adopté, avec sa subdivision décimale, comme mesure de longueur. La dimension du petit axe du grain fut appelée *fen* (ligne); 10 *fen*=1 *tsun* (pouce); 10 *tsun*=1 *che* (pied); 10 *che*=1 *chang*; 10 *chang*=1 *ny*. Le *fen* fut lui-même subdivisé en dixièmes et centièmes.

Lyng-lun détermina également les règles pour fixer le diamètre de l'instrument, car si la justesse du son dépend essentiellement de la longueur, il est nécessaire pour la pureté que le tube ne soit ni trop large ni trop étroit. En conséquence, il fixa la circonférence intérieure à neuf fois le grand axe du grain.

Avec ces dimensions de 81 grains pour la longueur et 9 grains pour la circonférence intérieure, le tube qui comprend l'échelle tonique contient exactement 1200 grains, et ce volume a été pris comme unité pour les mesures de capacité des matières sèches. Cette unité est appelée *yo*; 10 *yo*=1 *ko*; 10 *ko*=1 *cheng*; 10 *cheng*=1 *ten*; 10 *ten*=1 *hu*. Nous voyons par là la corrélation étroite qui existe entre les mesures de longueur et de capacité, et celle de l'échelle musicale.

Les 12 notes sont comprises dans l'échelle. Si donc les 1200 grains contenus dans le tube sont partagés entre les 12 notes, il y aura 100 grains pour chacune, et le poids de ces 100 grains a été adopté par Lyng-lun comme unité de poids. Cette unité est divisée et subdivisée d'après le système décimal, un grain devenant la plus petite division inférieure. A une époque plus rapprochée, les monnaies furent rapportées elles-mêmes à ce système, car un des poids chinois correspondant à notre once devient le poids du métal entrant dans la principale pièce de monnaie. Ainsi le *tael* moderne pèse environ une once d'argent et dérive de l'unité principale donnée par l'étendue de l'échelle tonique.

Il résulte donc de ces faits que le système des poids, mesures, monnaies, tonique, procède rationnellement d'une unité constante, unique, prise dans la nature elle-même, que ce système est basé tout comme le système métrique français sur la numération décimale, qu'il est employé en Chine depuis 4600 ans, et que par conséquent, il a devancé le système métrique de 4500 ans.

De tout temps l'homme, arrivé à un certain degré de civilisation, a cherché à utiliser les forces vives de la nature, qu'il trouvait dans le mouvement de l'air, de l'eau, et à différentes époques, il a tenté de tirer parti de la chaleur solaire, soit comme calorique, soit comme force motrice. Théoriquement, on a résolu ce dernier problème, mais comme les expériences ont été justement faites dans les contrées où la sciencé

et l'industrie sont dans un état constant de progrès, mais qui, par contre, sont soumises aux plus bizarres caprices de température, on a dû renoncer à profiter d'une force que d'épais nuages semblent se faire un malin plaisir de paralyser à tout moment. Cependant, il est des régions où cette force pourrait certainement rendre d'immenses services, ainsi dans les contrées qui sont constamment exposées à un soleil de feu où le combustible manque presque totalement, où l'eau impure a besoin d'être purifiée par la distillation pour devenir potable, où l'on ne peut pas compter sur les forces motrices naturelles. Là, il n'y aurait plus lieu de représenter un inventeur attendant patiemment l'occasion d'un bon rayon de soleil, au besoin plusieurs jours, pour cuire la côtelette de son déjeuner, bouillir l'eau pour son café. Un soleil de feu plane chaque jour, pendant toute l'année, d'un horizon à l'autre, et serait constamment au service de ceux qui voudraient l'employer utilement.

Je ne parlerai pas ici des appareils compliqués qui ont été construits pour accumuler d'énormes quantités de chaleur solaire destinée à faire mouvoir de grandes machines, mais bien d'un appareil très simple devant servir aux usages ordinaires de la cuisine. Cette machine est due à M. Mouchot, professeur au lycée de Tours, et elle lui a servi avantageusement dans une mission scientifique en Algérie, dont il faisait partie, pour faire le pain, cuire des œufs, des pommes de terre, de la viande ; pour distiller du jus de figues dont on fait une espèce d'eau-de-vie, et enfin pour vaporiser de l'eau en quantité suffisante pour que la vapeur pût être utilisée comme force motrice.

L'appareil de M. Mouchot est très simple, ai-je dit. Figurez-vous un abat-jour de lampe renversé, doublé à l'intérieur de feuilles métalliques brillantes destinées à réfléchir les rayons pour les concentrer en un point central ou foyer. Au centre de cette espèce d'entonnoir s'élève perpendiculairement un tube de verre figurant la cheminée de la lampe. Ce tube qui se trouve dans le foyer central et qui est doublé d'une enveloppe intérieure noire emmagasine et retient la chaleur concentrée, et la distribue aux objets que l'on veut chauffer à la manière des fourneaux de poêles.

La construction de cet appareil repose sur ce principe que la lumière et la chaleur lumineuse traversent le verre, mais que la chaleur obscure ne le pénètre pas, mais s'emmagasine à l'intérieur. La doublure noire du tube retient plus sûrement encore cette chaleur.

* * *

Pendant les six dernières semaines, des dépôts importants de minerais de fer ont été découverts proche de la ligne du Pacifique Canadien,

dans la zone concédée à la compagnie. Ces dépôts, suivant les apparences, seraient les plus riches de tous ceux qui auraient été trouvés en Canada. Le premier et le plus important se trouve dans le township de Tudor, comté de Hasting, Ontario, à environ quatorze milles de la Coe Hill Mine. La découverte a été tout à fait accidentelle. On était à abattre de grands arbres. En tombant, ces arbres emportèrent avec leurs racines, une grande quantité de terre tout autour, ce qui mit la veine minérale à découvert. Il paraît que cette veine ouvrait une largeur de soixante pieds sur une longueur considérable. Depuis l'analyse, le minerais, très riche d'ailleurs en fer, ne contient point d'acide titanique ni de soufre. Il existe un autre dépôt proche de celui-ci, à partir du chemin de fer. Dans le township du Lac, et à une petite distance du chemin de fer, il y a deux autres dépôts, récemment découverts, dont l'un a certainement une longueur de 3000 pieds au moins. Un embranchement joint cette ligne à la ligne principale. L'analyse a donné 65 pour cent de fer métallique et deux dix millièmes de phosphore, mais pas de soufre ni d'acide titanique. Les travaux ont été poussés vigoureusement à la Coe Hill Mine. Le puits principal a environ 100 pieds de profondeur, et la valeur du dépôt augmente à mesure qu'on s'enfonce. La seconde veine, qui court parallèlement à la première, paraît avoir beaucoup plus d'extension qu'on ne l'avait d'abord supposé.

Les prix des télégrammes par le cable transatlantique ont considérablement varié depuis 1866, date de la mise en opération du premier cable. D'abord de \$100 pour vingt mots ou moins, les prix ont été réduits successivement à \$25 par dix mots, \$10 par dix mots, 50 cents du mot. En 1880, par suite de la concurrence des compagnies, on payait douze centimes du mot. Aujourd'hui, le prix est fixé à 40 centimes par mot en y comprenant la signature et l'adresse.

Une des plantes les plus curieuses qui existent dans la nature est la drosère à feuilles rondes, ou *Rossolis* (rosée du soleil), la plante carnivore par excellence. Lorsqu'un insecte vient à se poser sur une des feuilles de la drosère, celle-ci se referme, pressant le petit animal, pendant qu'une sécrétion liquide transparente l'empoisonne ou agit sur lui à la manière du suc gastrique sur les aliments que nous prenons; enfin l'insecte disparaît: il est mangé et digéré par la plante, sans qu'il en reste aucune trace.

M. Ch. Darwin est l'un des savants qui ont le plus particulièrement étudié cette plante curieuse.

M. Darwin a été amené à la découverte des propriétés vraiment extraordinaires de la drosère à feuilles rondes. Sur la feuille de cette plante, se dressent, d'après lui, 100 à 150 appendices filiformes secrétant chacun une gouttelette d'un liquide visqueux analogue au suc gastrique. L'insecte qui touche à l'une de ces gouttelettes se trouve englué, tandis que les appendices, ou tentacules, se replient et l'enserrent. Une couple d'heures après, la feuille se détend et ne laisse voir aucune trace de l'insecte.

Le célèbre physiologiste a recueilli des quantités assez considérables de ce suc secrété par la drosère à feuilles rondes, et il paraît qu'il serait parvenu par son emploi systématique, à produire des digestions artificielles, ce qui semblerait prouver le bien fondé de ses observations.

La drosère est une plante assez commune, mais ses propriétés remarquables n'ont été étudiées que depuis une dizaine d'années au plus.

* * *

Voici un relevé curieux du chiffre des richesses que renferment les bibliothèques publiques de Paris.

Bibliothèque nationale, 1,700,000 volumes imprimés, 80,000 manuscrits, 1,000,000 d'estampes, cartes et gravures, 120,000 médailles.

Bibliothèque de l'Arsenal, 200,000 volumes, 8,000 manuscrits.

Bibliothèque mazarine, 200,000 volumes, 4,000 manuscrits, 80 modèles exécutés en relief et représentant des monuments pélasgiques de l'Italie, de la Grèce et de l'Asie Mineure.

Bibliothèque Sainte-Geneviève, 160,000 volumes, 35,000 manuscrits.

Bibliothèque de la Sorbonne, 80,000 volumes.

Bibliothèque de l'Ecole de Médecine, 35,000 volumes.

* * *

L'orgue monumental installé dans la salle des Fêtes du palais du Trocadéro lors de l'exposition universelle de Paris, en 1878, n'a pas moins que 60 pieds de haut et 50 de large. Il se compose de quatre claviers, soixante-six jeux et 4,070 tuyaux ; il est mû par une force hydraulique. Deux escaliers en spirale permettent aux visiteurs d'en examiner tous les détails mécaniques.

* * *

La prochaine exposition universelle de Paris qui est annoncée pour l'année 1889 se fera remarquer par deux monuments gigantesques qui étonneront le monde par l'audace inouïe de leur conception et de leur

exécution, et nous rappelleront la fameuse tour de Babel qui ne put jamais être achevée. Il s'agit de deux tours dont l'une aura mille pieds de hauteur et l'autre douze cents, et qui surpasseront donc de beaucoup tout ce qu'on a vu dans le genre, dans les temps anciens et modernes. En effet, les monuments connus les plus élevés sont, la flèche de la cathédrale de Cologne, 520 pieds, la grande pyramide de Chéops, 490 pieds, le Munster de Strasbourg, 470 pieds, la fameuse coupole de Saint-Pierre, à Rome, 440 pieds, les tours de Notre-Dame, à Anvers, de Saint-Rombant, à Malines, de Saint-Michel, sur l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles, 400 pieds ; les deux tours de Notre-Dame de Montréal n'ont guère plus de 240 pieds.

La première de ces tours sera construite par M. Eiffel, un grand constructeur de ponts que l'habitude du grandiose pousse incessamment vers l'impossible, vers l'irréalisable. Sa tour de 1000 pieds, construite en fer, formera un immense échafaudage du haut duquel la vue pourra embrasser un horizon de plus de quatre-vingts milles et s'étendre jusqu'à Rouen par un temps clair, et avec l'aide d'un bon télescope. L'écartement entre les pieds des montants aura près de 400 pieds, en sorte que la tour couvrira à sa base un espace de quatre arpents. Les montants obliqueront vers un point convergent au sommet qui sera une plateforme carrée de 30 pieds de côté. A 230 pieds du sol se trouvera un premier étage qui auro 240 pieds de côté, soit près d'un arpent et demi, et qui sera surmonté d'une coupole vitrée. Il y aura au-dessus, trois autres étages, et l'édifice sera couronné par une lanterne. On aura accès dans cette pyramide gigantesque au moyen d'ascenseurs.

M. Bourdais est l'auteur du projet de la seconde tour qui dépassera l'autre de 200 pieds ; elle sera construite entièrement en pierre.

L'objectif de M. Bourdais est essentiellement utilitaire ; il veut réaliser le problème de l'éclairage de la ville de Paris au moyen d'un foyer unique de lumière électrique.

D'après le projet, la tour aura 100 pieds de diamètre à sa base et 70 au sommet, c'est-à-dire, à 1000 pieds, hauteur à laquelle commencera la lanterne-phare de 200 pieds d'élévation, destinée à servir de soleil nocturne. La tour comprendra sur toute sa hauteur un vide de 60 pieds de diamètre qui servira à faire des expériences scientifiques. Le mur plein n'aura que 7 pieds à la base et 32 pouces au sommet. La différence comprendra l'espace occupé par les balcons, colonnades, etc..

La plate-forme de la tour aura la dimension effrayante de plus de 8000 pieds carrés (un cinquième d'argent) à mille pieds en l'air, et pourra contenir 2000 personnes. Au-dessus, la lanterne éclairera Paris à l'aide de puissants foyers électriques.

“ Pour l'éclairage d'une première zone, M. Bourdais se bornera à projeter un cône colossal de lumière sur la capitale. Pour l'éclairage des quartiers un peu éloignés, où l'agglomération des toits intercepterait la lumière venant directement de la tour, il compte employer une série de miroirs paraboliques qui seront placés sur divers points de Paris, et qui restitueront aux rues la lumière qu'ils recevront de la tour—soleil—lune—phare monstre comme vous voudrez l'appeler.”

L'accès de la tour aura lieu par quatre ascenseurs.

Si extraordinaires que soient ces projets on ne doute pas de leur réalisation, car par le temps de merveilles où nous vivons, le mot impossible tend à n'avoir plus de signification dans aucune langue.

OCT. CUISSET.

CHRONIQUE DU MOIS

SOMMAIRE. — Le Parlement fédéral — Gordon — Une loi votée par le Sénat des Etats-Unis, interdisant le travail aux étrangers.—La question ouvrière à Londres et à Rome—Nouvelle secte juive, nommée Néo-Israël. Son fondateur, assassiné. Son programme. Son extension. Les espérances qu'elle inspire— Franc-Maçonnerie— O'Donovan Rossa et madame Dudley.

Nous avons annoncé dans notre chronique de janvier l'ouverture du parlement fédéral. Les débats qui ont suivi l'*Adresse* en réponse au discours du Trône, ont roulé, dans les deux chambres, sur le sujet ordinaire depuis quelques années : la supériorité du libre-échange sur le système protectionniste, la supériorité de la protection sur le système libre-échangiste. On a argumenté fort de part et d'autre, sans imposer ses arguments, sans se rendre, ni de près ni de loin, aux arguments d'autrui.

Au Sénat, les représentants français de la province de Québec ont enregistré un nouveau protêt contre la violation, perpétrée en cette Chambre, des droits de la langue française. L'hon. M. Bellerose, au nom de ses compatriotes, a formulé ce protêt en termes énergiques, et c'est dans les mêmes termes, et dans la même circonstance, qu'il a dénoncé et réprouvé le fait que l'honorable M. Théodore Robitaille, ex-lieutenant-gouverneur de la province de Québec, soit venu au Sénat prendre possession d'un siège que le frère du nouveau possesseur avait accepté et occupait en attendant l'occasion favorable de le céder à son frère, et d'obtenir pour lui-même un poste dans le service civil.

L'un des actes les plus importants de la Chambre des Communes, jusqu'à ce jour, a été la nomination— faite sur la proposition du premier ministre, Sir John A. Macdonald — d'un comité chargé de présenter un rapport sur le meilleur projet de loi de faillite, mais surtout de s'enquérir avec soin des désirs du commerce, concernant une pareille loi.

Dans sa séance du 10 février, la Chambre des Communes a adopté les résolutions présentées par l'honorable Premier-Ministre, relatives à la nomination d'un "président des comités généraux de la Chambre." Dans certaines circonstances exceptionnelles, ce nouvel officier remplacera le président de la Chambre, mais sa fonction principale et la plus ordinaire sera de présider les comités généraux, chaque fois que les communes se constitueront en comité général. Jusque-là, la prési-

dence des comités généraux ne créait pas un titre spécial dévolu à un député en particulier ; c'était une fonction à laquelle étaient appelés successivement les divers membres que l'Orateur désignait à tour de rôle.

L'hon. M. Royal, député de Provencher, Manitoba, proposant, et M. Girouard, député de Jacques-Cartier, secondant, ont présenté et fait adopter alors l'amendement suivant :

“ Et que le membre élu pour servir comme Député-Orateur et président des comités, sera tenu de posséder une connaissance complète et pratique de la langue qui n'est pas celle de l'Orateur en titre.”

Le vote sur les résolutions susdites a manifesté la force respective des deux partis : les conservateurs, appuyant les résolutions du Premier Ministre, ont obtenu une majorité de 62 voix.

C'est un député catholique d'Halifax, et parlant parfaitement le français, M. Daly, que les communes ont investi de la nouvelle charge. Elles ne pouvaient faire un choix meilleur, paraît-il.

A part les faits ci-haut relatés, la session n'a guère présenté encore d'autres faits intéressants. La présentation de quelques projets de loi, diverses interpellations, diverses motions demandant production de certains documents, ont fourni matière à quelques explications et discussions qui n'ont servi jusqu'à ce jour qu'à renseigner plus ou moins les chambres, et à plus ou moins préparer les travaux de l'avenir. Le parlement fédéral après un mois de session, n'est pas encore sorti de la ligne des préliminaires.

* *

Gordon, personnage réel dont la vie ressemblait si fort à un tissu de légendes, a été tué le 27 janvier.

La nouvelle de sa mort n'a été officiellement confirmée que vers la fin de la première quinzaine de février. Il a été assassiné au moment où la trahison des pachas égyptiens ouvrait au Mahdi les portes de Khartoum.

Il naquit, le 28 janvier 1823, à Woolwich, reçut son éducation à l'école militaire de cet endroit, fut bientôt nommé sous lieutenant de génie, et, en cette qualité suivit la campagne de Crimée. Plus tard, il fut envoyé en Chine où commença sa vie d'aventures, racontée dans l'extrait que nous reproduisons ci-dessous :

“ La révolte des Taispings prenait des proportions formidables et les rebelles étaient rendus aux portes de Shanghai. Gordon fut mis à la tête des troupes organisées par les négociants de la ville. Il les repoussa et porta la guerre dans le territoire des rebelles.

“ Il les repoussa dans toutes les rencontres, prit plusieurs de leurs villes et les força de lever le siège de plusieurs autres, et, ce qui fut son plus grand honneur fut la

discipline sévère qu'il imposa à son armée, il enleva à la guerre ce caractère de barbarie qui en est le trait dominant dans l'extrême Orient.

“ Cette humilité lui réussit si bien que dans plusieurs circonstances les prisonniers devinrent de fidèles soldats.

“ Finalement, il porta le dernier coup à la rébellion par la prise de Chanff-Chou-Fou ; il fut ensuite rappelé en Angleterre et se retira après avoir reçu le grade le plus élevé de l'armée chinoise. C'est de cette épisode que lui vient le nom de *Chinese Gordon* qui lui est toujours resté.

“ Depuis 1865 à 1871, il demeura en Angleterre. Puis, après avoir rempli une mission à Galatz, il remplaça Sir Samuel Baker, au service du Khédivé comme gouverneur de la Haute-Egypte. Il gagna la confiance des tribus par sa justice et son humanité.

“ En 1877, il fut nommé 'gouverneur-général du Soudan où il réprima plusieurs révoltes et en 1879, laissant le pays en pleine paix, il revint en Angleterre.

“ Ce fut la connaissance qu'il avait acquise du pays et son influence sur ses habitants qui porta le gouvernement à le choisir pour protéger la retraite des Européens et des Egyptiens menacés par le Mahdi.

“ On sait comment son entreprise a échoué et comment, abandonné par son gouvernement dans une situation pleine de périls, il s'est maintenu toute une année par une espèce de prodige jusqu'à ce qu'il soit tombé victime de la trahison, au moment où une expédition tardive, mal conçue et mal conduite, venait échouer à son tour presque aux portes de Khartoum.

Le général Stewart qui commandait cette dernière expédition a été tué lui-même avant d'arriver à Khartoum.

* *

Durant le cours de ce mois, le Sénat des Etats-Unis a adopté une loi déclarant nul le louage des services des étrangers, et cela, dans le but de protéger le travail des citoyens américains. L'on a exempté néanmoins les artistes étrangers de l'application de cette loi. Par l'effet de cette loi, tout citoyen américain louant les services d'un étranger qui n'a pas l'intention de fixer définitivement sa demeure aux Etats-Unis, et qui n'est pas artiste de profession, est sujet à une amende dont le montant sera versé dans la caisse publique. Au cours de la discussion sur cette loi que plusieurs sénateurs voulaient rendre encore plus rigoureuse, l'un d'eux a parlé avec indignation de cette foule de Canadiens qui vont dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre, y prendre la place, le salaire et le pain des ouvriers américains. Triste condition que celle de nos chers compatriotes émigrés, nos frères qui, là-bas, sur la terre d'exil, sont dénoncés comme des violateurs des privilèges nationaux et s'entendent reprocher l'humble salaire qu'ils gagnent si péniblement, et le pain de leurs familles.

* *

La question ouvrière est la grande question sociale de notre époque. A Londres, une députation d'ouvriers sans occupation s'est présentée

le 18 février, à lord Harcourt, secrétaire de l'Intérieur, pour lui demander du travail. " Nous ne demandons pas l'aumône," ont-ils dit ; nous demandons de l'activité pour nos bras. Nous demandons à gagner notre pain, sans humiliation et sans honte, mais à la sueur de nos fronts."

Il n'en fallait pas plus pour être ému ; lord Harcourt l'a été. Il a répondu à la députation que la classe d'ouvriers qu'elle représentait, avait droit à des attentions et à des sollicitudes particulières. Néanmoins, a-t-il ajouté, il est difficile de décider quel est le meilleur mode de soulagement à apporter à cette détresse. L'expérience nous a démontré qu'il n'est pas sage d'entreprendre des travaux publics, à seule fin de soulager la misère publique.

Lord Harcourt leur a promis que le gouvernement réfléchirait sérieusement sur les moyens à prendre pour les soulager, et s'efforcerait de stimuler le zèle des associations *philanthropiques*.

Qu'est-ce que fera la philanthropie anglaise ? Elle mettra peut-être sur la plaie un baume, un adoucissant aux vertus factices et qui, ne pénétrant pas à l'intérieur, ne guériront pas.

A peu près dans le même temps que la députation des ouvriers anglais s'adressait à lord Harcourt, cent représentants des industries françaises sont venus à Rome solliciter une audience du Souverain-Pontife. A leur adresse, le Pape a préparé une réponse, sous forme de lettre Encyclique, établissant les règles des relations des patrons avec les ouvriers.

Ubi Petrus, ibi Christus. Là où est Pierre, là est le Christ, Celui qui est la voie, la vérité et la vie, le Verbe qui s'est toujours complu au milieu des hommes de bonne volonté, Celui qui institua Moïse, comme plus tard Il institua Pierre, pour conduire son peuple vers la Terre Promise, Celui qui sut donner la manne du ciel aux Juifs traversant le désert, Celui qui se donne lui-même, et qui a enseigné aux hommes à dire : Notre Père... donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien !

*
*
*

La dernière malle européenne vient de nous apporter des détails tout-à-fait intéressants sur les faits et gestes d'une nouvelle secte judaïque qui s'intitule *Néo-Israel*. Les journaux anglais, italiens et surtout les feuilles romaines s'en occupent, et l'organe du Vatican, l'*Osservatore romano*, a publié sur les agissements de cette secte, une lettre de Vienne, que nous allons résumer succinctement.

Une dépêche, adressée d'Odessa, annonce que Joseph Rabinovics, un avocat juif, a été le fondateur de cette secte, et que les prosélytes nombreux qu'il gagnait parmi ses coreligionnaires, lui ont valu d'être assassiné par une poignée de juifs fanatiques orthodoxes.

La nouvelle secte reconnaît l'accomplissement, en la personne de Jésus, des prophéties et des figures de l'Ancienne-Alliance, et les doctrines et les faits du Nouveau-Testament.

Voici quelques extraits du programme religieux qu'elle a publié :

Celui qui réunit tout en lui, nous l'avons trouvé, après de scrupuleuses recherches dans tous les livres de l'histoire de notre peuple, les fils d'Israël, nous l'avons trouvé en Jésus de Nazareth, *celui-là même* qui a été crucifié à Jérusalem avant la destruction de notre dernier temple.

Les sages d'Israël, ses contemporains n'ont pas su le comprendre, ni s'approprier la nouvelle doctrine et le but salutaire que Jésus proposait à ses frères juifs, comme ils n'ont pas non plus compris que Jésus attribuait une valeur particulière à l'observation des prescriptions de la loi, se rapportant à la raison et au cœur, et non aux cérémonies mesquines et aux œuvres extérieures, qui variaient continuellement selon les lieux, les temps et la condition politique des juifs.

Nous autres juifs, qui vivons en l'an 5644, nous pouvons dire que seul Jésus, et uniquement Lui, voulait apporter à ses frères la vraie félicité, Lui qui avait annoncé la paix à tout son peuple.

Eh bien, notre amour pour nos frères juifs nous impose de qualifier de saint le nom de ce Jésus et de le vénérer, nous devons graver profondément dans nos cœurs ses paroles de vérité et d'amour, lesquelles nous ont été transmises par écrit et expliquées par les évangélistes ; ces paroles, nous devons les faire apprendre à nos enfants dans les écoles ; de ces paroles nous devons parler partout où nous pourrions nous trouver ; nous devons conserver dans nos maisons, les Evangiles comme une vraie bénédiction et y joindre d'autres saintes écritures que nous tenons de nos vrais sages.

La secte nouvelle compte déjà plusieurs centaines de familles juives. Et, dit *L'Univers*, ce qui donne une importance au mouvement, c'est qu'il part du groupe hébreu slave, le plus important du peuple dispersé.

Et *L'Univers* ajoute :

Nous voyons dans ce mouvement un indice heureux pour un commencement de relèvement du peuple d'Israël, qui ne doit s'accomplir que le jour où il aura rempli la grande mission historique qui lui a été assignée par la Providence. Le jour où la multitude des nations sera entrée dans l'Eglise, tout Israël y entrera aussi, et ce n'est qu'ainsi qu'il pourra être sauvé. La nouvelle secte n'a pas encore la foi nécessaire pour être qualifiés d'israélites chrétiens ; puisse-t-elle au moins entraîner dans cette voie de relèvement ses frères du groupe slave, qui est non-seulement le plus nombreux, mais aussi celui dont Rabinovics, dans l'une de ses thèses, constate la condition douloureuse et misérable, arrivée au plus haut point de démoralisation.

*
*
*

L'odieuse secte maçonnique manifeste partout ses vues ambitieuses et anti-catholiques. Aux Etats-Unis, elle a fait briser et jeter dans le Potomac, la pierre que le Pape avait envoyée comme contribution au monument de Washington. Elle a même voulu convertir en une démonstration sectaire la fête relative à l'inauguration de ce monu-

ment. Ses agissements ont provoqué une énergique protestation portant au moins treize mille signatures.

En France, la secte maudite a été mise en émoi par certaines révélations contenues dans les mémoires que M. Andrieux, ancien préfet de police, a mis au jour de la publicité, et la *Loge* de Lyon, dont il était encore membre, a décrété son expulsion.

*
*
*

Février a aussi fourni un moment d'émotion aux dynamitards du monde entier, une tentative de meurtre sur O'Donovan Rossa. La nouvelle Judith, madame ou mademoiselle Dudley, (?)— (on n'a pas encore pu savoir au juste si elle est fille, mariée ou veuve!)— n'a pas eu la main heureuse de la femme biblique. Il est vrai qu'elle a voulu se servir du pistolet, et qu'elle a déclaré que c'était la première fois qu'elle s'en servait. Grosse tentative pour un premier usage ! Aussi a-t-elle manqué son coup, le premier, qui n'a fait que blesser Rossa. Les quatre autres,— car elle a fait feu cinq fois — ont été déchargés sur le sol. C'est elle-même qui l'a déclaré au reporter d'un journal. " Il me faisait peine," a-t-elle dit, " de tirer sur un homme à terre, et qui " criait : " Pour l'amour de Dieu, ne me tuez pas." Ces paroles me rendirent nerveuse. Je ne pourrais pas tuer un homme à mes pieds, me demandant grâce. . . Je tirai donc les autres balles sur le trottoir, afin que, " si je fusse saisie par quelqu'un, le tremblement de mes nerfs ne me " fit pas décharger mon arme sur un innocent."

Si elle eût réussi, elle aurait purgé la terre d'un affreux monstre. Mais l'on ne peut pas, en principe, approuver cette exécution sommaire de la justice. La fin ne justifie pas les moyens.

PHILIPPE MASSON.